

Interprétation et observation croisée de l'ensemble des entretiens

Le vocabulaire

Nous avons pu observer une infantilisation de la part de l'institution et des résidents au travers du vocabulaire utilisé pour désigner les auxiliaires de vie. En effet, le terme « mono »²²⁰ est utilisé par sept des résidents de la structure Étincelle avec qui j'ai échangé.

Cette infantilisation au travers du terme « mono » relève de deux niveaux, le niveau du personnel qui se laisse désigner ainsi sans remettre en question ce mot et le niveau des résidents qui utilisent ce mot sans le mettre en question, on nomme ainsi les auxiliaires parce qu'ils s'occupent de nous et que ce mot vient de loin, de si loin qu'on ne saurait nommé le personnel autrement. Cependant, nous avons chacun notre « horizon de mots ». Gabriele Weigand explique que le vocabulaire traduit littéralement (du français à l'allemand ou inversement) ne suffit pas pour comprendre ce qui se cache derrière et comment se vit le mot²²¹. C'est ce qu'elle nomme « l'horizon de mots », en d'autres termes je dirais que parler la même langue ou parler la langue d'un autre pays que le sien, ne suffit pas à comprendre certains mots et certaines expressions. Les résidents du foyer Étincelle possèdent donc un horizon de mot qui leur est propre tout comme le personnel de la structure et d'ailleurs Blaise Pascal a bien résumé cette notion d'horizon en écrivant que « Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte »²²².

Nous pouvons également observer que le vocabulaire utilisé joue un rôle dans la perception que nous avons d'un lieu et d'événements. Ainsi, les propos de Mado viennent appuyer ces observations lorsqu'elle fait part de sa perception du foyer Étincelle à son arrivée : « Et puis ben ici ils appelaient pas ça une salle à manger ils appelaient ça un restaurant alors je me disais waouh. C'est drôle de voir un restaurant hein ? Ça fait des termes qui sortent, qui étaient autrement que chez les sœurs hein »²²³.

Dans l'ensemble du tableau interprétatif, nous pouvons observer que se reconnaître en tant que... et être reconnu en tant que... prend une grande place dans le discours de chacun. C'est une recherche permanente d'un équilibre entre identité assignée et identité que l'on revendique, celle qui est désirée en fait, parce que l'on s'y reconnaît ou que l'on souhaite s'y reconnaître. Lorsque l'identité assignée

220 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : A1-A2-A3, PAT1, M2-M3-M4, MA1, C1, S1, CH1.

221 Hess, R. & Weigand, Gabriele (1994). *La relation pédagogique*.

222 Pascal, Blaise (1660). *L'art de persuader*. p. 142.

223 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : M1.

n'est absolument pas reconnue par l'individu qui s'en voit pourvu alors il existe une lutte, une tension. Il s'agit d'un « travail identitaire [qui] amène à s'engager dans des logiques d'actions avec/sur les autres, qui expliquent leurs conduites sociales »²²⁴. Toujours selon Guy Bajoit, l'identité engagée entre également dans le jeu de ces tensions, il s'agit du désir de se faire reconnaître par les autres pour ce que l'on croit être.

Ainsi, lorsque Mado se désigne en tant que trente-cinquième résidente et en tant que celle qui organise les vacances²²⁵, elle se reconnaît et entend être reconnue comme une des plus anciennes résidentes et comme celle qui organise les vacances. Elle se retrouve dans chacune des identités puisqu'elle se reconnaît comme cela, entend que nous la reconnaissons ainsi et que donc autrui la reconnaisse en tant que telle. Lorsqu'il s'agit de l'imbrication de ces trois identités, Guy Bajoit nous indique qu'il s'agit là des composants de ce qui constitue l'identité personnelle.

La singularité éprouvée et portée à la connaissance d'autrui

Se sentir en tant qu'être singulier, c'est se sentir exister parce que non noyé dans une masse d'individus, ce sentiment de singularité revêt une importance particulière pour l'ensemble des personnes avec qui j'ai échangé, qu'elles soient résidentes du foyer Étincelle ou salariées de la structure Emmaüs Défi. Il est possible de le repérer au travers de leur discours relatif à ce qu'ils considèrent comme des spécificités de leur identité désirée qu'ils amènent dans la sphère de celle dite engagée. Par exemple, Mado éprouve sa singularité en reliant son âge, sa pathologie et son nom de famille²²⁶. En effet, elle a 70 ans et n'était pas destinée, selon son entourage proche et médical, à vivre longtemps, elle s'est amusée en nous précisant que son nom de famille se révélait être Fortin.

Voir sa singularité ou être reconnue en tant que soi avec ses spécificités, passe également par des signes de distinctions personnalisés tels que les chevaux apposés sur la porte de la chambre de Patricia et les dauphins sur celle Mauricette²²⁷. Cette personnalisation se révèle en tant que marque de la reconnaissance de sa spécificité (identité engagée et désirée) puisqu'elle reconnaît ce que l'individu apprécie et lui laisse la possibilité d'être reconnu au travers de ce qu'il aime (identité assignée puisqu'autrui est reconnu comme aimant ou étant représenté par tel ou tel autre animal).

Le sentiment d'être considéré autrement qu'autrui passe aussi par le surnom pour certains résidents d'Étincelle. Christian est reconnu comme celui qui est gourmand et qui aime la crème en étant désigné

224 Bajoit, Guy (1999). *Notes sur la construction de l'identité personnelle*. pp. 69-84.

225 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : M6 et M7.

226 Ibid., M5.

227 Idem, PA1 et MA2.

en tant que « Cricri la crème » ; Sylvie qui se nomme Marie-Rollande pour l'ergothérapeute marque ainsi sa spécificité à ses yeux²²⁸.

Dans le cadre de cette spécificité, propre à chacun d'entre eux, et donc de chacune des singularités relevées dans le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés », nous pouvons parler du sentiment de fierté qu'ils éprouvent dans certaines des situations vécues.

Le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales nous éclaire sur ce que l'on entend ici même par fierté au sens laudatif. Il s'agit donc de

« Souci de sa dignité, respect de soi-même. Fierté de l'âme, du caractère. Synon. amour-propre, dignité, noblesse [...] [de] Satisfaction d'amour-propre fondée [ou bien encore de] mettre son point d'honneur à (faire quelque chose), s'enorgueillir de (faire quelque chose) »²²⁹. Ainsi lorsque Pascal²³⁰, dans le cadre des visites de sa sœur, indique qu'il fait lui-même le café avec un sourire qui en dit long, il est possible d'entendre qu'il en est fier parce que c'est une capacité que personne ne peut lui contester. Cela peut paraître anodin pour toute personne lambda, mais pour Pascal c'est important parce que faire le café est un acte qu'il peut faire seul et c'est une action qui vise à apporter du plaisir à celui ou celle qui lui rend visite. Il tire une satisfaction de cette capacité qu'il se reconnaît. Lorsque Christian raconte ses vacances, celles où il a pu pratiquer le bateau à voile, c'est également avec fierté qu'il fait part de ce que l'organisateur lui a laissé mené le bateau tout seul bien qu'il soit en fauteuil roulant²³¹. Il est reconnu et se reconnaît, la confiance que lui donne l'organisateur ne semble donc pas étrangère à cette prise d'autonomie.

Serge, quant à lui, éprouve ce sentiment de fierté au travers d'entorses, même petites, à diverses règles. Il semble fier de dépasser le cadre donné, et c'est ainsi qu'il paraît s'affirmer et qu'il affiche sa singularité durant tout l'entretien. Nous pouvons observer cette fierté lorsqu'il s'enorgueillit de transporter une charge de plus de 700kg alors qu'il était spécifié de ne pas dépasser ce poids²³². Il se révèle enthousiaste à l'idée d'avoir porté seul une machine à laver alors que cela lui était spécifié comme interdit²³³. Il reconnaît conduire comme un fou et semble faire son étendard, sa spécificité de ce « grain de folie »²³⁴.

228 Idem, C2 et S2.

229 <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/fierté>

230 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés ».

231 Ibid., C3.

232 Idem, SE2.

233 Idem, SE3.

234 Idem, SE8.

Jean-Claude, salarié à Emmaüs Défi tout comme Serge, est fier sur le registre de la réussite lorsqu'il parle des bonnes appréciations obtenues suite à son stage de gardien. Il est reconnu comme celui qui a bien fait et l'on peut observer qu'au travers de son parcours, au sein d'Emmaüs, il développe un pouvoir d'agir lié à cette reconnaissance de ses efforts et de ses compétences²³⁵. Comment et pourquoi ce développement de pouvoir ? Parce qu'il est concerné par ce qu'il met en place. En effet si apprendre est plus aisé et n'a de sens que si l'individu se sent concerné, il en est de même pour ce qui concerne l'envie d'aller de l'avant et du pouvoir que l'on se donne pour atteindre les objectifs que l'on se fixe ou pour se dépêtrer d'une mauvaise situation. En effet, observons

« l'extraordinaire capacité d'apprentissage des personnes engagées dans une association comme dans une lutte politique. Nous pouvons citer le cas des militants des mouvements ouvriers qui ont appris à lire ou à écrire dans des journaux parce qu'ils voulaient changer le monde et la vie »²³⁶. On apprend bien mieux et on développe des capacités lorsque l'on se sent concerné. Carl Rogers est aussi de cet avis, ainsi il écrit que « je parle de l'apprentissage, c'est-à-dire de cette curiosité insatiable qui pousse l'adolescent à assimiler tout ce qu'il peut voir, entendre ou lire au sujet des moteurs à essence pour pouvoir améliorer le rendement et la vitesse de la voiture qu'il a bricolée [...] »²³⁷.

Jean-Claude est également fier de ce que la structure fasse appel à lui pour témoigner de son salariat d'insertion dans les médias. Il se sent reconnu comme apte à représenter la structure et ses collègues²³⁸, durant l'entretien, il est possible de constater la confiance et l'aisance de Jean-Claude dans l'échange.

Être reconnu, se reconnaître et se sentir reconnu passe également par la reconnaissance des pairs telle qu'Yvette Moulin l'a étudiée en approchant le concept de la reconnaissance dans le cadre de la psychodynamique du travail au moyen des trois sphères de reconnaissance : par la hiérarchie, par les pairs et pour un service rendu²³⁹. Dans certains des échanges, il y a également la reconnaissance entre pairs qui a été pointée. Dans cette situation, on se reconnaît comme étant capables de se comprendre parce que des difficultés et des étapes de vies similaires ont été vécues. C'est le cas lorsque les salariés d'Emmaüs Défi sans même se connaître, se disent bonjour²⁴⁰. Jean-Claude exprime cette

235 Idem, JC1 et JC6.

236 Ferrand-Bechmann, Dan (2008). *Se former en s'engageant dans la vie associative*. In : Colin & Le Grand (2008). *L'éducation tout au long de la vie*, p. 42.

237 Rogers, Carl Ransom (1999). *Liberté pour apprendre*. p. 1.

238 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : JC5.

239 Propos d'Yvette Moulin dans le cadre de la présentation de ses travaux par visio-conférence en 2008.

240 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : JC3.

reconnaissance entre pairs en indiquant qu'« Y'a une entraide entre gens qui sont dans la merde »²⁴¹. Maryline, quant à elle, l'exprime en pensant que la solidarité des salariés Emmaüs est la résultante des difficultés qu'ils ont chacun traversées²⁴².

Le travail perçu comme norme et moyen de reconnaissance

Le travail est aussi un moyen de se faire reconnaître, une façon d'avoir le sentiment d'avoir sa place dans la société. Les auteurs de *La lutte des places*²⁴³, estime que ce dernier est devenu la norme de l'intégration et que l'exclusion s'est ainsi révélée dans toute sa splendeur. Durkheim considère la division du travail social comme un lien social. Avant l'industrialisation, les handicapés, les vieux, l'idiot du village avaient leur place, mais avec cette industrialisation le travail est devenu la norme de l'intégration²⁴⁴. Le travail se révèle donc être un élément qui compte dans le sentiment d'estime de soi-même et dans le regard de l'autre qui reconnaît ou ne reconnaît pas. C'est ce qu'exprime Maryline en expliquant qu'elle est heureuse de se lever le matin parce qu'elle ne se lève pas pour « rien »²⁴⁵. La perception de cette reconnaissance, désirée ou obtenue par le travail, est également perceptible dans le propos de Jean-Claude au sujet de son passage du statut d'ouvrier au statut de gardien d'immeuble qui bénéficie d'un meilleur salaire et de responsabilités²⁴⁶.

Dans certaines conditions, le travail (bien que la personne soit salariée) peut devenir la cause d'un sentiment d'humiliation et porter atteinte à la reconnaissance qu'un individu espère et désire. Ce qui nous amène à traiter de la thématique du mépris.

Le mépris

Comment définir le mépris ? Nous pouvons déjà mentionner la définition qu'en donne le dictionnaire et replacer ce mot en rappelant son lien avec le concept de reconnaissance.

Le mot mépris est attesté en 1349 sous la forme « *mespris* » en tant que « sentiment par lequel on juge une personne ou une chose indigne d'estime, d'égards »²⁴⁷. Ainsi le mépris peut désigner un « sentiment par lequel on considère quelque chose ou quelqu'un comme indigne d'estime ou d'intérêt »²⁴⁸. Ce mépris désigne également une « attitude de réprobation morale par laquelle on

241 Ibid., JC4.

242 Idem, MAR2.

243 De Gaulejac, Vincent. & Taboada Léonetti, Isabel (1994). *La lutte des places*.

244 Durkheim, Émile (1897). *De la division du travail social*.

245 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : MAR1.

246 Ibid., JC8.

247 Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : <http://www.cnrtl.fr/etymologie/mépris>

248 Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : <http://www.cnrtl.fr/definition/mépris>

considère que quelque chose ou quelqu'un ne vaut pas la peine qu'on lui porte attention ou intérêt [ou bien encore] une attitude par laquelle on considère que quelque chose d'important ou ayant du prix ne vaut pas qu'on lui porte attention ou intérêt »²⁴⁹. C'est donc au travers de son propre désir de reconnaissance que l'individu peut éprouver ce sentiment de mépris. Il découvre ce désir au travers d'expériences de mépris²⁵⁰. Rappelons que Axel Honneth a établi un lien entre mépris et reconnaissance en pointant trois types de mépris qu'il fait correspondre pour chacun à un type de relation de reconnaissance réciproque. Il situe ce mépris dans trois sphères, telles que l'amour, la solidarité et le droit²⁵¹. La thématique du travail se situerait donc dans la sphère du droit.

Christian se sent méprisé dans le cadre de l'activité professionnelle. En effet, le travail proposé au sein de l'Ésat est vécu comme une humiliation par Christian qui détient un CAP de cuisinier et se sent nié dans ce qu'il est au niveau des compétences professionnelles. Le travail effectué au sein de l'Ésat n'est pas ressenti comme étant véritablement du travail « normal »²⁵². Christophe qui a également travaillé au sein de l'Ésat, ressent une forme de mépris, à la différence qu'il ne la place pas au niveau de la tâche confiée, mais au niveau du faible salaire proposé. Patrick aurait, quant à lui, bien voulu travailler au sein de l'Ésat malgré les tâches vécues comme peu épanouissantes par d'autres. Il s'est senti comme rejeté lorsque son stage, du fait de son rythme lent, fut interrompu sans espoir d'une remise en activité pour Patrick²⁵³. Serge, salarié d'Emmaüs Défi, s'est vu interrompre ses contrats, au sein d'une agence d'intérim pour qui il travaillait depuis de nombreuses années, pour la raison de son avancée dans l'âge²⁵⁴. C'est une forme de rejet et de discrimination. Serge, d'après l'entreprise d'intérim, n'avait rien à se reprocher dans la façon dont il faisait son travail.

Tout au long de ces échanges, il a pu être observé que le mépris se retrouve dans d'autres champs que celui du travail. Il peut y avoir des situations de mépris non ressenties comme telles par les protagonistes de la situation. Par exemple, citons Patrick qui nous mentionne que c'est sa famille qui a choisi la décoration de sa chambre²⁵⁵ et gardons-en tête que cette même famille ne vient que très rarement rendre visite à Patrick voire plus du tout. Décider à la place d'autrui est une forme de mépris

249 Ibid.

250 Ricœur, Paul (2003). *La lutte pour la reconnaissance et le don*. pp. 17-27.

251 Foessel, Michael (2008). *La philosophie de la reconnaissance : une critique sociale. Entretien avec Axel Honneth*

252 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : C12.

253 Ibid., PAT8, PAT9, PAT26.

254 Idem, SE10.

255 Idem, PAT15.

puisque l'on ignore son avis en ne lui demandant pas. En ne lui demandant pas son avis, est-ce à dire que l'on partirait du principe qu'il n'en a pas ? La famille choisit donc le décor de son espace de vie au mépris de son avis ou de celui qu'il pourrait avoir.

Ne pas répondre aux interrogations de Patrick, ne pas lui donner des informations précises sur des décisions le concernant, ne pas lui expliquer qui décide et pourquoi relève aussi du mépris²⁵⁶ puisque dans cette situation son avis est ignoré. Patricia connaît également une absence de réponses à ses besoins de savoir²⁵⁷, par exemple, elle n'a aucune idée de la raison qui motive le personnel de l'établissement à ne pas lui permettre de se recueillir sur la tombe de son père. Maintenir autrui dans l'ignorance de sa propre situation ou pour des faits qui relèvent de sa propre vie, c'est s'approprier un certain pouvoir, même inconscient, sur lui et c'est lui enlever de la puissance d'agir sur sa propre vie que de ne pas savoir. Sylvie a vécu la même chose en n'ayant pas eu la possibilité, depuis des années, d'avoir accès au diagnostic du médecin psychiatre qui l'avait étiquetée en tant que « débile légère » sans lui expliquer de quoi il en retournait²⁵⁸. Ce mépris est également ressenti lorsque Christophe et Sylvie s'exaspèrent de comprendre des ingérences dans leur vie privée : « Y'en a certains qui se mêlent beaucoup de la vie privée des résidents »²⁵⁹ et entendent des membres du personnel qui s'expriment voire pensent à leur place : « Qu'ils arrêtent de répondre à notre place quoi [...] Même des fois, ils pensent à notre place »²⁶⁰. Mado, quant à elle, pointe le problème de l'injonction à l'autonomie qui parfois se traduit par penser et ressentir à la place d'autrui. Elle cite en exemple une ancienne résidente et amie qui a quitté l'établissement, car lasse de ces injonctions à répétition²⁶¹. Dans cette situation, celui qui fait l'injonction détermine les besoins d'autrui et comme nous l'indique Maëla Paul, cela peut-être un frein dans le pouvoir d'agir de la personne. En effet, en parlant de sa réflexion sur l'accompagnement Maëla Paul nous explique que

« s'il s'agit « d'aller où il va », c'est que, fondamentalement, la personne ne peut être accompagnée que vers elle-même : vers le lieu de sa propre puissance où toute efficience de sa vie découle, puisque c'est de cette intégrité réamorçée que la suite (choix, décisions, actions) est initiée et que s'élabore ce tissu relationnel dans lequel elle prend place et sens »²⁶².

256 Idem, PAT16–21.

257 Idem, PA13.

258 Idem, S9.

259 Idem, CH12.

260 Idem, S11.

261 Idem, M15.

262 Paul, Maëla (2009). *L'accompagnement dans la formation*. p. 91-108.

Mépriser c'est aussi ignorer puisque ne pas prendre en compte, ne pas considérer autrui ne consiste pas uniquement à faire à sa place sans lui demander son avis, mais consiste également à complètement ignorer ce qu'il peut penser de la situation. La synonymie et l'antonymie du mot mépris appuient cette part d'ignorance qu'il sous-entend. Ainsi dans les synonymes, classés comme étant les plus pertinents du mot mépris, nous retrouvons les termes de dédain, de mésestime, de refus et d'inconsidération²⁶³ ; pour ce qui concerne les antonymes, nous pouvons retrouver les termes d'admiration, d'attention, de considération, d'estime, de respect, de soin et d'égard²⁶⁴. Nous pouvons observer que les antonymes du terme mépris désignent la plupart des aspects du concept de la reconnaissance. Cependant, ce serait ne pas tenir compte de la complexité de ce concept, évoquée au début de ce travail de recherche et de réflexion, que d'affirmer que le mépris serait exactement le contraire du concept de la reconnaissance. Si tant est qu'un seul terme puisse à lui seul être le contraire absolu d'un concept.

Parfois le mépris porte également sur la condition même de notre humanité et l'ignorance de notre besoin d'intimité. En effet, comment se percevoir tel un être humain lorsque l'institution vous enferme à clé alors que vous ne pouvez pas vous mouvoir ? Lorsque le personnel, aussi religieux soit-il, fait irruption dans le dortoir sans crier gare ? Il s'agit là de l'expérience de Mado qui nous raconte le fonctionnement du couvent où elle a été placée lorsqu'elle était enfant :

« puis on nous enfermait à clé alors que l'on ne pouvait pas bouger ».

« puis ils passaient dans les chambres et puis ils ouvraient les portes et puis voilà et c'étaient des... y'avait pas de personnels, c'étaient des handicapés qui s'occupaient des handicapés »²⁶⁵.

Nous pouvons entendre, au travers de son récit au sujet de l'organisation de la toilette, que l'intimité non respectée est vécue telle une violence. En effet, rappelons-nous que Mado et d'autres résidentes ont dû se résigner à devoir se laisser laver par des adolescents de 16 ans en stage de découverte²⁶⁶. Le mépris peut se glisser jusque dans la mauvaise redistribution du linge confié à la laverie. Cette mauvaise redistribution, même si elle ne part pas d'une volonté de mépriser les résidents, a pour conséquence de voir son linge porté par autrui. Mais un des moments où elle indique le plus fortement qu'elle se sent méprisée, concerne la nouvelle organisation du personnel aussi entraîne moins de familiarités entre personnel et résidents. Mado pense que désormais dans l'institution il y a les personnes en situation de handicap d'un côté et le personnel de l'autre qui les laisse à l'écart. Elle

263 Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : <http://www.cnrtl.fr/synonymie/mépris>

264 Ibid.

265 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : M17 et M18.

266 Ibid., M19.

indique que le personnel préfère « parler entre eux que de parler avec nous, ça fait... C'est pas aussi familier qu'avant. [...] Y'a les personnes handicapées d'un côté et le personnel de l'autre ! ». ²⁶⁷

Ce « c'est pas aussi familier qu'avant » nous laisse penser que les équipes se sont professionnalisées et que de ce fait des distances ont été prises avec les résidents sans forcément vouloir les mépriser. Christian rejoint le propos de Mado en exprimant sa déception quant au personnel soignant qui ne sortirait de son local que pour les réunions ou les soins ²⁶⁸. Le sentiment de mépris relève donc également de la façon dont l'individu interprète les événements.

Ne pas avoir le sentiment d'avoir été pris en charge dans une structure adaptée à sa difficulté est également source de ce sentiment de mépris. C'est ce que Christian nous indique en expliquant que « en France on nous met avec les handicapés mentaux. Y'a que ça à faire, accident vasculaire PAF » ²⁶⁹. Lorsque je lui demande quelle est la différence entre son hébergement d'avant et celui de maintenant, Christian utilise un vocabulaire méprisant s'il a conscience de la connotation péjorative du terme « mongol ». Citons-le ici : « Oh, c'est, c'est, c'est pas comparable. Quand vous êtes avec des mongols... » ²⁷⁰.

Dans l'ensemble des échanges, nous avons pu remarquer que se sentir méprisé c'est aussi se sentir rejeté et donc lésé dans son sentiment de reconnaissance. Ce sentiment de rejet a été entendu comme ayant été vécu dans de multiples domaines. Ainsi, pour ce qui concerne Patrick, le sentiment de rejet se repère dans la thématique du travail, comme indiqué précédemment, mais aussi dans le domaine affectif et familial. Il se perçoit comme un homme dont aucune femme ne voudrait en exprimant avec un ton de souffrance dans la voix « y'a pas une fille qui veut de moi ! » ²⁷¹. Sachons que Patrick s'est vu quitté par sa fiancée après l'accident pour des raisons liées à sa nouvelle situation de handicap : « Elle m'a quitté après [...] parce que je n'arrivais pas à parler » ²⁷². Le spectre du rejet plane également dans ses relations familiales, lorsqu'il s'exprime sur le peu de visites voire l'absence de visites qu'il reçoit. Il s'explique ce vide par le fait qu'il ne peut plus marcher : « Ma famille elle ne vient pas parce que je ne marche pas ! » ²⁷³, il existe donc ici un sentiment de rejet face à sa situation de handicap.

267 Idem, M23.

268 Idem, CH11.

269 Idem, C11.

270 Idem, C16.

271 Idem, PAT10.

272 Idem, PAT11.

273 Idem, PAT12.

Pour ce qui concerne Angèle, le sentiment de rejet est relatif à l'attitude de sa mère qui était plus sympathique avec sa sœur parce qu'elle était « norm... »... Angèle n'a pas osé dire normal, mais c'est ce qu'elle souhaitait initialement indiquer²⁷⁴. Patricia, quant à elle, s'est sentie rejetée de sa famille au moment où elle vivait avec eux et qu'elle ressentait des tensions dans la cellule familiale. Lorsqu'elle s'explique sur ce qui n'allait pas au sein de sa famille, elle indique que « ils acceptaient pas mon handicap et moi j'avais une IMC²⁷⁵ »²⁷⁶.

La maltraitance et l'absence de bientraitance, le mépris factuel ou ressenti.

La thématique du mépris, classée avec celle de la maltraitance ou de l'absence de bientraitance via le tableau des « thématiques et extraits d'entretiens concernés », nous amène à nous arrêter quelques instants sur ces situations que certaines personnes des deux structures ont pu connaître. La bientraitance n'est pas le contraire de la maltraitance. En effet, « la bientraitance réelle n'est pas n'est pas systématiquement le contraire de la maltraitance apparente, mais il arrive qu'un processus hautement bientraitant commence par un acte apparemment contraire »²⁷⁷. Toujours d'après Patricia Chalon, la maltraitance est caractérisée, quant à elle, par un comportement volontairement malfaisant. Pour comprendre ce qui se cache derrière ce concept de bientraitance et pourquoi il se conscientise, nous donnerons ici la définition mise en place par l'Agence nationale de l'évaluation et de la qualité des établissements et services sociaux et médico-sociaux (ASNEM).

« La bientraitance est une culture inspirant les actions individuelles et les relations collectives au sein d'un établissement ou d'un service. Elle vise à promouvoir le bien-être de l'utilisateur en gardant à l'esprit le risque de maltraitance. Elle ne se réduit ni à l'absence de maltraitance ni à la prévention de la maltraitance. La bientraitance se caractérise par une recherche permanente d'individualisation et de personnalisation de la prestation. Elle ne peut se construire au sein d'une structure donnée qu'au terme d'échanges continus entre tous les acteurs »²⁷⁸.

Toujours selon l'ASNEM, « La bientraitance est une démarche collective pour identifier l'accompagnement le meilleur possible pour l'utilisateur, dans le respect de ses choix et dans

274 Idem, A26.

275 Incapacité motrice et cérébrale.

276 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : PA9.

277 Chalon, Patricia (2007). *La bientraitance. Voir en l'autre ce qu'il a de meilleur*. p. 13.

278 Site de l'ANESM : http://www.anesm.sante.gouv.fr/spip.php?page=article&id_article=128

l'adaptation la plus juste à ses besoins »²⁷⁹. Cette agence nationale propose des outils et des réflexions dans le cadre de la prévention et du traitement de la maltraitance ainsi que de la promotion de la bientraitance.

Cette démarche collective connaît un cadre légal tel que la loi 2002 rénovant l'action sociale et médico-sociale, la loi 2005 sur l'égalité des droits et des chances ainsi que la loi 2007 sur la réforme de la protection de l'enfance.

Si cette thématique de maltraitance ou absence de bientraitance a été repérée dans l'ensemble des échanges, ce n'est pas pour en dégager un récit misérabiliste qui n'aurait rien de constructif, mais pour indiquer les mécanismes qui peuvent annihiler ou renforcer le pouvoir d'agir des personnes.

Nous avons pu observer que la maltraitance ou absence de bientraitance ont des impacts différents suivant la personne concernée. En effet, ces impacts diffèrent suivant l'environnement, la situation familiale, les ressources dont un individu dispose pour rebondir et qui lui permettent soit d'en tirer une force, soit de devenir plus vulnérable. C'est ce que nous pouvons comprendre au regard des récits de Patricia et Mauricette qui ont été maltraitées physiquement. Nous pouvons aussi observer que le mépris peut se révéler factuel et ne pas être ressenti par la personne, mais perçu par un observateur extérieur. Précisons que l'ensemble des personnes qui a participé à ces échanges, ne s'est pas posé la question telle quelle « Suis je méprisé ? Suis-je maltraité ? Suis-je bien traité ? ». C'est dans l'interprétation herméneutique de ces échanges retranscrits que des extraits de phrases portant en elles le factuel du mépris, de la maltraitance ou de l'absence de bientraitance, ont pu ainsi être désignées. Rappelons que le mépris est un coup de canif dans le principe de la reconnaissance tel que nous l'explique Axel Honneth dans l'ensemble de ses travaux sur le sujet²⁸⁰.

Lorsque Patrick nous indique que c'est sa famille qui a décoré sa chambre, nous pouvons observer qu'ils ont choisi à sa place. Il est donc question de mépris pour son opinion, même si ce n'est pas volontaire et qu'au final sa famille voudrait lui épargner un tracass supplémentaire. Enfin, lorsqu'il sous-entend, en utilisant les pronoms personnels « on » et « ils » qu'il ne sait pas qui prend les décisions auxquelles il devrait être associé, c'est une amputation de son pouvoir d'agir dont il est question puisque l'on peut s'interroger sur les moyens qu'il aurait alors à sa disposition pour exprimer son refus. Comment refuser quelque chose dont on ne sait pas qui l'a décidé et pourquoi ? Se voir

279 Ibid.

280 Foessel, Michael (2008). *La philosophie de la reconnaissance : une critique sociale. Entretien avec Axel Honneth*

limiter un accès à la compréhension de ce qui nous concerne n'est-ce pas de l'absence de bienveillance ? Reportons ici l'extrait le plus flagrant :

- « Ils veulent m'opérer à Paris ! »
- « Ils s'en foutent ! »
- « Ils veulent pas ! »
- « Ils veulent pas que ça [...] Rate, rate ».
- « Oui, oui ! Mais ils veulent pas ! »²⁸¹.

Mado a connu la maltraitance psychologique au travers des attitudes des religieuses de la pension où elle était placée ainsi que de celles de l'institution de l'époque. Son humanité a été niée lorsqu'elle a été enfermée à clé dans son dortoir. Elle était corvéable à merci ainsi que ceux qui étaient les plus valides de l'établissement²⁸². Comme si elle devait payer le prix de son handicap.

« puis on nous enfermait à clé alors que l'on ne pouvait pas bouger »²⁸³.

Lorsque l'intimité n'est pas prise en compte, il peut aussi être question de mépris et de maltraitance sans intention de le dispenser. En effet, lorsque l'on confie à des mineurs, en stage de formation, le soin de procéder à la toilette des femmes en situation de handicap, nous pouvons comprendre que cela peut être vécu comme une intrusion générant de la honte. Mado exprime d'ailleurs ce sentiment lorsqu'elle indique que :

- « Alors des fois qu'ont euh 15 ans [*elle réfléchit*] et puis ils s'occupent de nous qu'ont 70 ans, alors ça fait bizarre, ça...[...] c'est gênant je trouve. [...] C'est ça qui m'a coûté le plus ici, si vous voulez ; de se faire laver par un garçon »²⁸⁴.

Mado ressent du mépris depuis la nouvelle organisation de la structure qui fait prendre des distances à l'équipe et scinde les espaces physiques et temporels entre personnels accompagnants et résidents de la structure Étincelle.

Patricia a vécu de la maltraitance physique via les coups de son père : « Une fois il m'a tapé, derrière ma mère il me tapait, il voulait même pas que je le dise à ma mère ! »²⁸⁵. Tout comme Patrick, elle

281 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : PAT16 à PAT20.

282 Ibid., M18.

283 Idem, M17.

284 Idem, M20.

285 Idem, PA11.

n'obtient pas de réponses à certaines de ces questions, notamment lorsqu'il est question de comprendre pourquoi un des membres du personnel accompagnant refuse de la mener sur la tombe de son père²⁸⁶.

Mauricette a vécu la maltraitance psychologique et physique pendant une longue période de sa vie. Elle en parle avec difficulté et avec les larmes aux yeux, nous pouvons comprendre que Mauricette n'a pas encore pu prendre ses distances avec cette période de sa vie. Tout au long de l'échange, nous pouvons percevoir son chagrin et sa colère au travers de mots durs qu'elle emploie, par exemple le verbe gueuler et le mot gueule. Le mot méchant est cité ainsi que le mot maltraitance²⁸⁷. Cette phrase est celle qui marque le plus le mépris dont elle a été victime : « j'avais même une tante qui me disait « mon chien avant toi après » »²⁸⁸.

Lorsque les personnes en situation de handicap ont le sentiment de ne pas être entendues dans leurs besoins propres (en phase avec leur handicap), un sentiment de mépris peut alors s'instaurer. C'est par exemple le cas de Christian qui nous indique que « En France, en France on nous met avec les handicapés mentaux. Y'a que ça à faire, accident vasculaire PAF »²⁸⁹. Il se sent méprisé également pour ce qui est de l'activité professionnelle proposée. Cette activité au sein d'un Ésat ne lui convient pas, il ne s'agit pas d'un travail « normal »²⁹⁰ pour ce qui le concerne. Une fois de plus, il sent que l'offre n'est pas adaptée à sa demande et à ses besoins. Il possède des compétences et des désirs non reconnus puisqu'il se ressent comme étant cantonné à effectuer un travail en Ésat²⁹¹.

Christian ne se sent pas entendu et compris dans sa parole et aimerait que l'on prenne soin de lui en prenant le temps de l'écouter. En effet, ayant des difficultés respiratoires importantes, Christian est obligé de reprendre son souffle très régulièrement et cela nuit à la fluidité de sa parole. Il est donc nécessaire de prendre du temps pour bien comprendre ce qu'il dit. Ne pas prendre ce temps relèverait d'un manque de considération pour sa personne²⁹².

286 Idem, PA13.

287 Idem, MA7 et MA8.

288 Idem, MA9.

289 Idem, C11.

290 Idem, C12.

291 Idem, C17.

292 Idem, C14.

Sylvie, tout comme Patrick et Patricia, s'est retrouvée dans une situation où elle n'avait pas accès à des informations la concernant. Seraient-ils donc considérés comme inaptes à comprendre ? Et si c'est le cas ne serait-ce pas un manque de reconnaissance ? Telles des aptitudes non reconnues et un mépris qui en découle ? Même si l'intention première n'est pas de cet acabit, force est de constater, au travers de l'ensemble des échanges, que cela est ressenti comme tel. Parfois, lorsque ce n'est pas ressenti, le symptôme de ce mépris prend la forme d'une impossibilité d'agir (exemple de la situation de Patrick face à son désir d'être opéré). Pour ce qui concerne Sylvie, elle a appris quelques années après avoir rencontré un certain médecin et via un nouveau médecin qu'elle était pointée comme atteinte de débilité légère, il était même beaucoup plus trivial dans son écrit... En effet, il avait écrit « débile légère » sur le dossier de Sylvie. À ce sujet, Sylvie indiquera durant l'échange que « Et nous comme on peut pas lire nos dossiers, c'est ça qui est dommage. On n'a pas accès à nos dossiers médicaux et c'est là qu'ils peuvent marquer n'importe quoi et moi j'ai su ça grâce à Jean. Ben moi je savais pas et j'étais bien contente de le savoir »²⁹³. Ne pas savoir est un frein dans la perception de ce que l'on est et un frein dans la perception de la nature du regard d'autrui, c'est comme avancer avec un bandeau sur les yeux, on se cogne dans les murs, on est en quelque sorte comme empêché d'agir, comme dépossédé de puissance d'agir, puisqu'il nous manque des clés pour ouvrir des portes. Sylvie mentionne également qu'elle aimerait que l'on cesse de la considérer comme une « gogole »²⁹⁴ selon ses propres termes. En effet, elle ressent parfois comme une reconnaissance abusive, malhonnête, voire infantilisante, lorsqu'on lui fait remarquer qu'elle est bien habillée alors qu'elle sait et qu'elle considère que non.

Deux des résidents ont fait part de leur agacement à ce que l'on réponde à leur place. En effet, Christophe et Sylvie se sont sentis comme niés dans leurs capacités à exprimer eux-mêmes ce qui les concerne et « même des fois ils pensent à notre place »²⁹⁵ et aussi il « y'en a certains qui se mêlent beaucoup de la vie privée des résidents »²⁹⁶.

Il y a certains détails qui sont négligés et qui relèvent de la non-bientraitance, comme installer un résident dans la chambre où la vue donne sur le cimetière où sa famille est inhumée. C'est le cas de Christophe qui de sa fenêtre à une vue sur le cimetière où se trouvent les sépultures de son père et de son grand-père²⁹⁷.

293 Idem, S9.

294 Idem, S10.

295 Idem, S11.

296 Idem, CH11.

297 Idem, CH13.

Le mépris peut aussi se glisser dans les procédés des administrations et plus en particulier dans les difficultés que l'on fait aux personnes ayant besoin d'une adresse de domiciliation pour se reconstruire et avoir accès à leur droit. Cela a été le cas de Jean-Claude, salarié en insertion à Emmaüs Défi, qui s'est vu empêché de déployer son pouvoir d'agir faute d'adresse où recevoir son courrier. En effet, « c'est pas évident quand on arrive quoi, on est dans la rue, on est un peu laissé pour compte, même au niveau administratif et tout, faut avoir une adresse postale, c'est que j'ai tout quitté et j'aurais pas eu une adresse postale grâce à la maraude d'Emmaüs, moi je serais encore en train de stagner quoi. Ils veulent aider les pauvres, mais ils veulent plus faire d'adresse postale et ça j'en ai parlé dans des émissions parce que bah c'est aberrant quoi »²⁹⁸.

Le relationnel

Pour introduire cette thématique, j'ai fait le choix d'un des ouvrages de Maryvonne Caillaux, *Comme des orpailleurs, de la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération*²⁹⁹.

Maryvonne Caillaux est partie de sa propre implication pour biographiser autrui au sein de cet ouvrage. Elle a fait un long chemin pour devenir ce qu'elle est et ce qu'elle représente aujourd'hui et cela sonne comme une évidence qu'il faille faire une longue route « pour oser devenir ce que nous sommes »³⁰⁰.

C'est en 1982 que Maryvonne et sa famille s'installent à Herblay dans une petite cité HLM auprès des plus pauvres. Ce fut un choix en tant que volontaire d'ATD (Agir Tous pour la Dignité) Quart Monde³⁰¹. Maryvonne et son époux ont fait de l'observation participante, ils sont devenus « chercheurs aux relations humaines »³⁰². Ils iront aussi vivre également à Caen et aux États-Unis.

L'essentiel de l'ouvrage, *Comme des orpailleurs, de la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération*, porte sur la relation, sa construction et ses conditions qui en feraient quelque

298 Idem, JC9.

299 Caillaux, Maryvonne (2010). *Comme des orpailleurs, de la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération*.

300 Ibid., p. 25.

301 En 1957, Joseph Wresinski crée une association avec les familles du camp, « Aide à Toute Détresse », qui deviendra plus tard le Mouvement international ATD Quart Monde. Il fait appel à des amis dans la société, pour garantir l'existence de l'Association menacée à ses débuts. C'est ainsi que le rejoindront Geneviève de Gaulle Anthonioz et d'autres personnalités. Site ATD Quart Monde :

<http://www.atd-quartmonde.org/qui-sommes-nous/notre-histoire/date-cles-de-notre-histoire/>

302 Idem, (58), p. 36.

chose de libérateur. Son expérience auprès des plus démunis lui apprend que rien ne saurait être prédictible. Regardons autrui autrement, sans a priori, sans regard prophétique négatif. Ouvrons les yeux ! Le regard d'autrui est celui qui peut libérer, mais aussi détruire. Nous ne regardons pas qu'avec les yeux, nous regardons aussi avec ce que nous dégageons et nous dégageons souvent les effluves de nos pensées. « Une personne ou un groupe peuvent subir un dommage si la société qui l'entoure leur renvoie une image limitée, méprisante, ou avilissante »³⁰³. « C'est le Tu qui lui est adressé qui rend possible le « Je »³⁰⁴. Si le « tu » est méprisant, maltraitant ou dépourvu de bienveillance alors il affaiblit le « Je » et peut même aller jusqu'à le tuer.

Nous ne percevons le monde que par les expériences que nous en faisons. Se mettre à l'épreuve du monde c'est se libérer d'une configuration de soi, cela rejoint les propos de Maryvonne Caillaux lorsqu'elle nous explique que la relation interpersonnelle est une relation qui ouvre à l'altérité et que la relation intercollective est celle qui ouvre sur le monde. Ces deux pôles de relation doivent être en interactivité pour générer du sens et permettre d'accéder à la libération.

Dans le processus de libération de la personne, la relation a toute son importance. Relation à deux acceptions, relation au sens d'échanges et de *reliance* et relation au sens de raconter et relater. « On relie en relatant, tout comme on relate on reliant »³⁰⁵. Le mot relation connaît deux sens qui se renforcent, tels que lier et relater. La relation avec autrui nous construit, un individu se forme à partir de sa vie. G. Pineau utilise une métaphore via le conte *le Petit Poucet*³⁰⁶ ; en effet, tel le Petit Poucet, un individu qui peut revenir sur ses traces, sur celles de sa vie, ne se perd pas³⁰⁷.

Maryvonne nous aide à comprendre en quoi les champs de l'intériorité, de l'autre autre et de l'autre proche se traversent. « Les champs de la relation se recoupent et se chevauchent. Ils s'influencent et se transforment, les uns les autres »³⁰⁸.

Le processus de reconstruction mène l'individu vers la libération. Une relation ne peut être reconstructive ou élément déclencheur d'un processus de libération que si elle nous permet de rester

303 Ricœur, Paul (2004a). *Entrevue sur « Parcours de la reconnaissance »*, dans l'émission d'Alain Finkielkraut « Répliques », sur la station de radio France culture.

304 Caillaux, Maryvonne (2010). *Comme des orpailleurs, de la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération*. p. 76.

305 Ibid., p. 75.

306 *Le Petit Poucet* est un conte transformé et retranscrit par Charles Perrault en 1697.

307 Propos de Gaston Pineau lors de la présentation de l'ouvrage de Maryvonne Caillaux, le 28 octobre 2010 à la librairie l'Harmattan à Paris.

308 Ibid., p. 68.

nous-mêmes. C'est ce que nous pouvons observer au travers du morceau d'histoire de Marcel relaté dans l'ouvrage. En effet, Marcel a connu un premier mariage où l'occasion ne lui était pas laissée de rester lui-même. Il vivait dans la prison de son mensonge en n'osant pas avouer d'où il venait et quelle était sa profession. Il voulait paraître qu'il croyait que sa femme voulait qu'il soit. Marcel vivait un phénomène de tension et de conflit. Ce phénomène de tension et de conflit s'est levé lorsqu'il a rencontré sa seconde épouse qui a également connu la misère. C'est au sein de cette relation qu'il s'est senti libre de tout dire, la peur d'être jugé pour ce qu'il était avait alors disparu. Il s'est donc réapproprié ainsi un certain pouvoir d'agir menant à la puissance d'agir.

C'est en racontant ce processus de libération que Maryvonne met en parallèle les sphères d'Honneth et les champs de la relation dans le cadre de la reconnaissance, comme des agents de construction.

Rappelons que pour Honneth il existe les trois formes normatives du vivre ensemble (Amour, solidarité et droit), il s'agit des trois sphères qui constituent son apport au concept de reconnaissance. Maryvonne y rajoute la sphère de l'intériorité en tant que champ d'intériorité au même titre que l'intime, l'autre autre et l'autre-proche. Ces champs qui se traversent contribuent à la reconstruction de la personne³⁰⁹.

La question de la relation, qu'elle soit interpersonnelle ou collective, a donc été repérée dans l'ensemble des échanges, qu'elle soit constructive ou non et qu'elle soit libératrice ou pas. Ainsi, Patrick se sentant exclu, mis de côté par l'ensemble des résidents, ne va pas vers autrui et préfère ne pas entrer dans des relations interpersonnelles ou collectives. Il s'isole et explique ne pas vouloir avoir de relation avec les autres résidents. Il les perçoit comme étant des gens avec qui il ne peut pas échanger du fait qu'ils seraient mariés et que lui non.

« Et ici, vous parlez avec les résidents ?

– Pas beaucoup !

– Pourquoi ?

– Ils m'évitent ! »³¹⁰.

Les difficultés liées à son passé, le deuil de sa vie d'avant l'accident n'étant pas fait, il est comme retenu par une main invisible qui l'empêcherait d'aller vers autrui et de se confronter à l'altérité. En évoquant les raisons de son isolement, il explique que :

« Ils m'évitent !

309 Idem, p. 69.

310 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : PAT3.

– Ils vous évitent ?

– Je pense à l'ancien temps ! »³¹¹.

Angèle, quant à elle, vit une relation interpersonnelle avec Mado et une autre résidente qui vit dans la même chambre. La relation avec Mado submerge Angèle. En effet, au travers des propos d'Angèle, nous pouvons comprendre que son existence dépend fortement de cette relation. Lorsqu'elle parle de son régime lié au diabète elle indique que « mais comme Mado elle m'a dit au moins toi tu fais des efforts ! »³¹². Lorsqu'il est question de relater sa journée qui commence, Mado est mentionnée à nouveau : « Oui, donc, le matin, Mado elle se lève entre 9h-9h30 et puis moi ben comme je me repose »³¹³. À chacun des moments de sa vie quotidienne, elle rapporte également ceux de Mado³¹⁴. On pourrait croire que pour Angèle rien ne se dit et rien ne se fait sans Mado, ou presque... En effet, nous pourrions croire que cette relation interpersonnelle prenant beaucoup de place dans la vie d'Angèle empêcherait toute ouverture vers l'altérité et donc toute construction de relations intercollectives qui lui permettraient d'avoir une ouverture sur le monde. Pourtant, Angèle s'offre bien la possibilité d'une ouverture sur le monde, même si cette dernière est encore liée à Mado. En effet, Angèle se rend régulièrement aux activités et réunions de l'Association des Paralysés de France et sort dans Creil pour faire des courses. Elle connaît des habitants de Creil avec qui elle échange depuis des années lorsqu'elle les rencontre sur le chemin des courses ou dans le bus qui l'amène au centre-ville de Creil. Cependant, craignant que Mado s'inquiète, lorsqu'elle est partie plus longtemps que prévu, elle ne manque pas de la contacter, via le téléphone portable que Mado lui a offert, avant de monter dans le car qui la dépose à Étincelle. « si je sors... par exemple, en bas de Creil ou faire des courses à *[inaudible]* je dis Mado je monte dans le car parce qu'elle s'inquiète tout le temps »³¹⁵.

Angèle vit donc au travers du regard de Mado, elle y retrouve la ressource nécessaire pour vivre. Mais qu'advient-il si Mado venait à disparaître avant Angèle ? Comment se transformeraient ses relations intercollectives ? Angèle est-elle dans un processus de libération ou d'enfermement avec ce type de relation ?

En tout cas, force est de constater que cette relation influe l'orientation de ses réponses. En effet, lorsque je lui demande si sa chambre lui plaît telle qu'elle est, Angèle me répond : « Oui, on est bien

311 Ibid., PAT3.

312 Idem, A4.

313 Idem, A5.

314 Idem, A6 à A20.

315 Idem, A18.

toutes les trois »³¹⁶, ce qui souligne l'importance de cette relation avec Mado et son autre amie. Cette relation qui permet à Angèle de se sentir exister au travers du regard de Mado la sécurise.

En écoutant Angèle sur les événements qui l'ont conduite à intégrer la structure Étincelle, nous pouvons comprendre pourquoi une relation particulière s'est installée entre Angèle, Mado et la troisième compagne de chambre nommée Danny :

« [chez] les sœurs, je travaillais, je travaillais, je travaillais. On avait un grand couloir plus grand que ça alors c'est moi qui lavait par terre, qui essuie les poussières tout ça, je n'arrêtais pas et puis un jour la tante à Mado qui était religieuse, maintenant qui est décédée, a dit « attends je vais pas te laisser Angèle toute seule, je vais te la ramener ici »³¹⁷.

Dans les propos d'Angèle comme dans ceux de Mado, nous pouvons comprendre que rester ensemble toutes les trois revêt une importance cruciale. Lorsque Mado s'exprime sur la hantise de se voir changées de chambre, elle explique : « Et nous on avait peur qu'on nous sépare donc ça a été dur quoi de faire comprendre qu'on voulait pas se séparer parce qu'on a toujours vécu ensemble, en fait c'est comme si on était une famille ».

Nous sommes donc bien dans une relation interpersonnelle dont la particularité réside dans les épreuves communes endurées qui depuis leur rencontre leur ont permis de ne pas être démolies suite aux maltraitances ou à l'absence de bienveillance au sein du couvent qui les hébergeait. Être ensemble, rester ensemble est une source d'énergie qui alimenterait ce pouvoir d'agir. En effet, lorsque Mado évoque la raison qui l'a motivée à ôter la pancarte humoristique de la porte de sa chambre, elle est amenée à faire part de son découragement :

« Non, non c'est nous, on l'a enlevé parce que j'étais découragée que la copine reparte.

– Ouais, celle qui est rentrée chez elle ?

– Ouais [...] »³¹⁸.

Nous pourrions croire que Mado reste cloisonnée dans cette relation interpersonnelle avec ses deux amies et compagnes de galère du temps jadis, mais il n'en est rien. Mado entre dans des relations intercollectives lorsqu'elle organise les vacances pour la chambrée, lorsqu'elle participe aux réunions et aux projets de l'Association des Paralysés de France. Cependant, pour Angèle et Mado, l'accès à ce

316 Idem, A20.

317 Idem, A15

318 Idem, M10

que Maryvonne Caillaux nomme « libération » n'est pas total puisque l'angoisse d'être séparées les unes des autres vient faire parasite au moindre changement.

Quant à Patricia, c'est sur son lieu de travail en Ésat, qu'elle connaît des difficultés d'ordre relationnel. Elle souffre du regard de ses collègues par rapport à son handicap et explique qu'elle est régulièrement ennuyée par ces derniers. Elle parle de souffrance : « Parce que ça me fait souffrir à l'intérieur, ça me fait mal ! »³¹⁹.

Christian parle de difficultés à aller à l'extérieur de la structure. Il dit bien s'entendre avec la majorité des résidents, mais n'entre dans aucune relation interpersonnelle avec eux, il est solitaire et s'accommode de sa solitude au moyen de son ordinateur. Il fait souvent des recherches sur Internet, il est autodidacte. Cette peur de l'extérieur est manifestement un frein à la libération puisqu'il est aliéné à cette angoisse qui ne lui permet pas de faire ce qu'il voudrait. En effet, Christian nous confie : « Je suis trop protégé et du coup j'ai peur de l'extérieur, j'ai peur de l'extérieur. Dehors c'est pas possible. Je ne suis pas tranquille »³²⁰.

Sylvie, s'indigne de ne pouvoir rester elle-même et de s'entendre dire comment elle doit faire les choses et comment elle doit être : « Ben, c'est quand je fais mes trucs et machins et voilà. Faut faire ci, faut faire ça, faut être comme ci, faut être comme ça »³²¹. S'il existe dans la vie de Sylvie une ou des relations interpersonnelles qui l'ouvriraient à l'altérité alors elle n'en fait pas mention durant notre échange. Sylvie, comme beaucoup de résidents, s'accommode de sa solitude et de son besoin de découvertes au moyen de son ordinateur.

Quant à Christophe, solitaire également, pense que ses relations avec les résidents se sont améliorées, mais il précise « y'en a certains que je peux pas blairer »³²². Pour ce qui concerne ses relations avec le personnel, il exprime qu'il existe des difficultés avec certains qui « veulent toujours avoir raison »³²³.

319 Idem, PA2.

320 Idem, C5.

321 Idem, S5.

322 Idem, CH4.

323 Idem, CH4.

Pour Serge, salarié d'Emmaüs Défi, le lieu de travail est riche en relation. Il dit s'y être fait des amis et des copines et ne relève pas ou ne ressent pas de difficultés particulières.

La famille et les amis

La question du relationnel avec autrui nous amène à évoquer les relations amicales et familiales de l'ensemble des personnes avec qui j'ai échangé. Nous avons pu observer au travers de l'ensemble des thématiques que la famille peut détruire, aider à se construire ou à se reconstruire. La famille peut être un lieu ressources, un appui permettant de gagner en puissance d'agir ou de cultiver ses capacités d'actions. Illustrons donc ces propos au moyen des situations et récits des résidents d'Étincelle et des salariés d'Emmaüs Défi.

Patrick n'a pas de visite de sa famille et ne part jamais en vacances avec eux. Il est donc dans une situation où il est comme ignoré des siens. Il s'explique ces absences de visites par le fait qu'il ne marche plus. Patrick en se trouvant des explications s'aide sûrement à surmonter cette absence. Il n'a plus de relations amicales depuis son accident et il n'a pas reconstruit de nouveau cercle amical. Il se ressent comme mis en marge du fait que sa vie ait pris une autre direction³²⁴.

Angèle a été abandonnée par sa mère alors qu'elle était très jeune. Elle n'a pas de famille qui vient lui rendre visite. Alors que durant des années Angèle a été complètement ignorée de sa sœur et de sa mère, elle a été « reconnue » en tant que fille à deux moments particuliers : lorsqu'il était nécessaire de se partager les frais engagés par la mise en maison de retraite de leur maman et lorsque cette dernière est décédée³²⁵. En effet, la sœur d'Angèle souhaitait qu'elle soit présente aux obsèques. Angèle a trouvé la force de dire non. Pour ce qui est de son cercle amical, Mado et Danny ainsi qu'une ancienne résidente en font partie et nous pouvons même aller jusqu'à parler de reconstitution familiale au regard de ce qui a été observé dans les précédentes thématiques.

Mado, qui semble la plus encline à organiser la vie extérieure et à mettre en place les éléments dont elle a besoin pour un quotidien plus acceptable, a été accompagnée de sa tante tout au long de son enfance et adolescence. La bienveillance de sa tante lui a ouvert des portes que d'autres résidents, non accompagnés de leur famille, n'ont pas pu ouvrir. Ainsi, Mado a pu partir en colonie de vacances et réaliser de multiples activités. En parlant de l'intervention de sa tante lorsqu'elle était placée chez les religieuses, elle précise qu'« elle faisait en sorte que je fasse beaucoup de choses pour pas rester dans l'établissement, pour sortir »³²⁶. Mado est restée en contact avec ses frères qu'elle voit régulièrement à

324 Idem, PAT6 et PAT7.

325 Idem, A24 et A25.

326 Idem, M12.

l'occasion de ses vacances qu'elle organise. Nous pouvons nous interroger sur le rôle qu'a tenu la relation avec sa tante par rapport à son pouvoir d'agir. Sa tante semble l'avoir accompagnée dans le sens entendu par Maëla Paul. En effet, Mado a pu développer cette intériorité nécessaire grâce à la reconnaissance de sa tante qui l'a regardée comme un être capable de réalisation. Son identité s'est construite accompagnée du regard bienveillant de sa tante et a pu accéder à une altérité constitutive d'elle-même³²⁷.

« Le sujet-acteur réflexif est défini par un mode de subjectivité, le dotant d'une intériorité qui ne s'édifie que par un retour sur lui-même. L'être ensemble devrait résulter de ce retour à soi transitant par l'autre. Le gain attendu de cette conception est que tout sujet se constitue au principe de son être et de ses actions par un acte de conscience. Ce qui en résulte, c'est une problématisation de l'homme à partir de cette intériorité »³²⁸.

Toujours selon Maëla Paul, il résulte de cette intériorité une problématisation du sujet. Pour asseoir son propos elle prend appui sur la réflexion d'Olivier, L. qui postule sur une intériorité qui développe une puissance d'action du sujet sur lui-même se basant sur la connaissance qu'il a de lui-même et sur la possibilité qu'il perçoit alors de se gouverner lui-même³²⁹.

Pour ce qui concerne Pascal, son souci de mémorisation n'a pas permis de connaître de façon certaine la fréquence des visites, mais le lien existe avec sa mère et sa sœur. Quant à Patricia qui a été victime de maltraitance de la part de son père, elle connaît un lien distendu avec sa mère. Elle aimerait pourtant que sa mère vienne la voir. Patricia semble trouver un équilibre auprès de la famille de son nouveau compagnon. Elle va régulièrement chez eux, cela pallie peut-être l'absence de relation avec sa mère, ce lien distendu semble la faire souffrir, du moins c'est ce que nous pouvons entendre lorsqu'elle dit que « Ça fait un moment qu'elle m'écrit plus, même au moment de Maryline elle m'écrivait plus déjà ! Tu sais moi j'arrive à lui téléphoner, mais ça s'arrête là, elle m'appelle pas, c'est rare ! »³³⁰.

Mauricette qui a été maltraitée et très peu en relation avec sa propre famille, ne reçoit aucune visite familiale ou amicale. Lorsqu'elle était enfant, elle n'a plus souhaité voir ses parents. Tout au long de notre échange, j'ai pu ressentir une colère dans les mots de Mauricette à l'évocation de sa famille.

327 Paul, Maëla (2009). *L'accompagnement dans la formation*.

328 Ibid., p. 102.

329 Maëla Paul emprunte ici à : Olivier, Lawrence (2008). *Détruire : la logique de l'existence*.

330 PA8.

Ainsi en parlant de son père « Le souïlard, bien sûr ! »³³¹ et en parlant de sa tante décédée sous la foudre : « Ben elle est morte ! Y'avait de l'orage, elle s'est foutue sous un arbre, elle a attrapé la foudre, bienfait pour sa gueule ! »³³².

Christian est également en rupture familiale. Après son accident, sa compagne est partie en emportant les biens communs et sa fille ne lui répond pas au téléphone, il ne la voit plus depuis dix ans. Il n'a aucune visite de l'extérieur.

Sylvie n'abordera l'existence de sa famille que vers la fin de notre échange. Elle ne voit pas sa famille et se l'explique par la distance qui les sépare, elle étant à Creil et eux étant à Reims. Cependant, elle a souvent son frère au téléphone et le son de sa voix, lors de l'évocation de ce frère, laisse supposer qu'un lien solide les unit.

Christophe voit sa famille régulièrement, il se rend en week-end chez son père une à deux fois par mois et reçoit de la visite de sa famille deux à trois fois par semaine. Il existe une mésentente avec la compagne de son père, mais il ne s'est pas attardé dessus bien que l'on puisse ressentir au travers de ses mots qu'un certain malaise existe. « Mon père était chauffeur routier donc la semaine il ne voyait pas ce qui se passait, donc avec moi elle était devenue infernale quoi, du jour au lendemain »³³³.

Maryline n'a pas d'enfant et cela semble être une douleur ; « Vous-même vous avez des enfants ? – Non, donc voilà » [*Elle a les larmes aux yeux.*]³³⁴ Elle vivait avec son amie et s'est occupée de sa mère en fin de vie.

Maryline parle de relation amicale avec les clients de la boutique Emmaüs, mais ne les fréquente pas ailleurs³³⁵.

Jean-Claude n'évoque pas sa famille, tout notre échange a porté sur le côté professionnel de sa vie. Quant à Serge, c'est à l'occasion de mes questions sur l'origine de ses tatouages (Biographie du corps en somme) que j'ai pu découvrir son environnement familial. Serge a été marié, il a trois enfants et les relations familiales sont quelque peu distendues. Lorsque je lui demande qui représente son tatouage, il me répond : « Ça, c'est... Claire, une ancienne copine à moi, la mère d'une de mes filles »³³⁶. Le fait

331 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : MA5.

332 Ibid., MA20.

333 Idem, CH14 bis.

334 Idem, MAR4.

335 Idem, MAR4 bis.

336 Idem, SE1.

qu'il me dise qu'il s'agit de la mère d'une de ses filles me permet d'apprendre qu'il a d'autres enfants et une ex-femme avec laquelle il a connu quelques difficultés :

« Trois enfants ? Vous les voyez ?

– Ah non, j'ai mon fils qu'a mal tourné et le gendarme ils ont vu ce... Ma fille elle est au Canada et l'autre pendant un moment elle était à Enghien, Vanessa, puis du jour au lendemain [Fait un bruit pour imiter la fuite] plus de nouvelles. Alors j'ai appelé Isabelle Barbaut et j'lui dis « Ouais, t'as vu Vanessa ? », « Non, non ». Alors mon ex-femme quand je demandais des nouvelles de mon fils me dit « t'as qu'à te débrouiller » parce... que... Par exemple, j'ai eu mon fils au téléphone, on a discuté, il m'a envoyé chier « bagarreur, alcoolique, repris de justice », la totale quoi.

– En parlant de vous ?

– Ouais. Parce que c'est mon ex-femme qui lui a parlé de ça. Puis un jour, j'ai dit à ma fille « Dis, tu sais pianoter à l'ordinateur toi ? », elle dit « oui », j'lui dis « essaie de me retrouver Eddy, alors elle me dit « qui c'est celui-là ? », alors j'lui dis « ben c'est ton demi-frère » et puis [Fait le bruit du clavier avec sa bouche] elle a pianoté puis ils sont rentrés en contact ensemble »³³⁷.

Pour ce qui concerne les relations amicales, Serge dit s'être fait des amis sur son lieu de travail, il n'a pas transmis d'éléments sur ce type de relation hors de son lieu de travail.

La place des activités sportives ou manuelles

Avoir une activité sportive ou manuelle c'est aussi s'exposer au regard de l'autre. C'est aussi entrer dans le champ de la créativité, de la production de quelque chose de singulier puisque provenant d'actes issus de notre corps et d'autres issus de notre imagination pour les activités autres que le sport. Le sport prend une place importante dans la vie des résidents d'Étincelle.

Selon les propos d'Yves Foucault en 2009, alors directeur de la Fédération française du Sport Adapté (FFAS), le Conseil Européen de Nice a adopté cette déclaration en l'an 2000 :

« Le sport est une activité humaine qui repose sur des valeurs sociales, éducatives et culturelles essentielles. Il est un facteur d'insertion, de participation à la vie sociale, de tolérance, d'acceptation des différences et de respect des règles... L'activité sportive doit être accessible à toutes et à tous, dans le respect des aspirations et des capacités de chacun et dans la diversité des pratiques compétitives ou de loisirs, organisées ou individuelles. La pratique des activités physiques et sportives est, pour les

337 Idem, SE2.

personnes handicapées physiques ou mentales, un moyen privilégié d'épanouissement individuel, de rééducation, d'intégration sociale et de solidarité et à ce titre doit être encouragée »³³⁸.

Effectivement, le sport est un moyen privilégié pour qu'une personne en situation de handicap physique ou mental, voire social, puisse mobiliser, utiliser et développer ses capacités d'action. Elle peut également au sein de ces activités s'y épanouir comme tout à chacun.

L'article de Roy Compte³³⁹, docteur en sociologie, va nous éclairer sur la question. Le sport, pour ce qui concerne les personnes en situation de handicap, est devenu une pratique sociale. L'institutionnalisation des activités sportives, dans le cadre du handicap, a démarré en 1964 via la création de la Fédération des sports pour les handicapés physiques qui sera suivie en 1971 de la création de la Fédération française du sport adapté. Cette institutionnalisation a donc été telle une marque de reconnaissance d'égalité jusque dans le sport, mais cette égalité reste utopique. En effet, en termes d'exploit sportif, « la performance réalisée va contre l'objectif recherché d'indifférenciation (valide/handicapé), car elle est reçue, analysée, médiatisée au travers du filtre du handicap »³⁴⁰. La personne est perçue comme sujet luttant contre le handicap via le sport et non comme sujet réalisant une performance.

Dans ce que rapporte l'ensemble des résidents Étincelle avec qui j'ai échangé, nous pouvons observer que le sport a une place de choix dans leur emploi du temps.

Patrick pratique du tir à la carabine, du foot fauteuil, du tennis, du bowling et va à la piscine³⁴¹. Il s'est approprié la plupart des activités sportives et connaît ainsi des semaines bien remplies en faisant des activités qu'il semble apprécier au regard du ton enthousiaste qu'il prend lorsqu'il en parle.

Angèle pratique de la botcha (sorte de pétanque)³⁴², elle fait moins de sport, mais elle a des activités associatives à l'extérieur à l'instar de Mado qui se rend régulièrement à une antenne de l'Association des Paralysés de France.

Mado, pratique le tir à la sarbacane et occupe le temps avec des jeux et des recherches de lieux de vacances. Cette recherche de lieux représente une quantité de temps non négligeable. Pascal pratique l'aviron, le nombre impressionnant de récompenses laisse à penser qu'il s'entraîne beaucoup pour les

338 Déclaration du directeur de la FFSA :

http://www.esen.education.fr/fileadmin/user_upload/Modules/Formations/ressources/08NDGS0008/t1_foucault_y.pdf

339 Compte, Roy (2010). *Sport et handicap dans notre société : un défi à l'épreuve du social*.

340 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » .

341 Ibid., PAT14.

342 Idem, A27.

compétitions. Il explique d'ailleurs qu'il gagne une coupe ou une médaille chaque année³⁴³. Il pratique également du tir à l'arc et de la natation³⁴⁴. Il réalise au quotidien des activités artistiques et manuelles³⁴⁵ dont il expose les résultats dans sa chambre tels des trophées, indicateurs de sa créativité. Patricia est l'une des rares résidentes d'Étincelle à ne pas pratiquer de sport. Cependant, la raison n'est pas le manque d'intérêt pour les disciplines sportives, en effet, elle a fait une chute de cheval il y a quelque temps et elle ne demande qu'à reprendre cette activité³⁴⁶. Elle attend une réponse à sa demande. Elle n'a pas d'activité, elle travaille à l'Ésat la semaine et le week-end elle se rend chez les parents de son ami avec ce dernier.

Mauricette a souri à des moments précis durant notre échange, ces moments sont ceux où il était question de sport³⁴⁷.

Christian, quant à lui, pratique le tir à l'arc et occupe ses journées à naviguer sur Internet³⁴⁸. Christophe, lourdement empêché de se mouvoir, pratique tout de même le tir aux armes une fois par semaine et occupe le reste de son temps à s'informer et à se documenter sur Internet³⁴⁹.

Circonstances et perception à l'intégration de la structure

Au travers de cette thématique, il a été possible de relever des observations en lien le pouvoir d'agir et de décision des personnes. Il a été aussi possible de percevoir ce qui peut alourdir une situation de handicap et de comprendre qu'il y a quelques décennies les personnes dans ce type de situation étaient hébergées dans des structures inadaptées ne tenant absolument pas compte des singularités propres à chaque nature de handicap et à chaque personne. Nous avons pu aussi faire plus ample connaissance avec les résidents d'Étincelle et les salariés d'Emmaüs Défi.

Pour Patrick, les journées sont longues au sein de la structure Étincelle et pourtant ses semaines sont bien remplies entre le sport et les séances de kiné. Il ne supporte pas l'inactivité et c'est ainsi que nous pouvons observer que ce besoin d'être toujours en activité lui permet de s'éloigner de lui-même. Il a besoin de se distraire de lui-même au sens où Blaise Pascal le sous-entend. Il entend par distraction, s'éloigner de soi-même, oublier que nous sommes voués à disparaître, «rien n'est plus insupportable à

343 Idem, p. 4-5.

344 Idem, p. 8.

345 Idem, p. 7.

346 PA10

347 MA6

348 C9

349 CH7 et CH8

l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir »³⁵⁰.

Patrick pensait qu'il venait à Étincelle pour se faire « déparalyser »³⁵¹. Il a répondu cela lorsqu'il lui a été demandé s'il avait choisi de venir ici ou pas. Il n'aurait donc pas eu toutes les informations pour dire oui ou non à cette décision familiale qui lui a fait intégrer la structure en le laissant développer une fausse croyance fautive d'explication.

C'est en nous intéressant aux circonstances de son arrivée dans la structure que nous pouvons apprendre d'Angèle sa grande solitude. Cette grande solitude est son principal handicap de base, les circonstances familiales l'ont amenée à se retrouver considérée comme incapable de se prendre en charge seule. En n'ayant eu aucun autre choix que de se voir remise aux religieuses lorsqu'elle était enfant, ses choix de vie se sont retrouvés limités du fait de l'amputation de son pouvoir d'agir, amputation liée au décès et à l'abandon de ses proches³⁵². Sans pouvoir d'agir, il semble difficile de développer alors la puissance d'agir.

Lorsque l'on écoute le témoignage de Mado, nous comprenons que la perception du lieu de vie actuel est en lien avec ce qui a pu se vivre et se produire avant. Par exemple, Mado dit « Moi quand je suis arrivée ici j'ai trouvé le paradis »³⁵³. Quand on a connu le pire en termes de lieu de vie, il est possible de relativiser et d'être heureux de sa nouvelle situation d'hébergement. C'est le cas de Mado et Patricia : « nous en a tellement vu, on en a tellement bavé comme on dit (parle en souriant) que ici par rapport à c'qu'on a vécu, en vérité c'est pas mal »³⁵⁴. Patricia se dit se sentir chez elle, elle a demandé à venir vivre à Étincelle. En effet, elle nous fait part de son choix de vie en expliquant « C'est moi qui a demandé parce que je peux plus vivre ce que j'ai vécu »³⁵⁵. Christian est aussi plus satisfait de sa situation à Étincelle que de celle vécue dans son lieu de vie précédent, il nous indique que « à Méricourt c'est pour les handicapés mentaux »³⁵⁶. Quant à Christophe, il ne dit pas explicitement

350 Pascal, Blaise (1670). *Pensées et opuscules*. p. 31.

351 PAT24.

352 A28

353 M24

354 M25

355 PA14

356 C19

comment il ressent sa présence au sein d'Étincelle, mais les propos tenus, qui sont d'ailleurs tus, au sujet de son ancien lieu de vie laissent entendre que la situation d'aujourd'hui lui est moins désagréable. Il ne souhaite pas évoquer cet épisode de vie en expliquant que cela est trop douloureux³⁵⁷.

Lorsque l'on a connu une vie en famille ou une vie sans handicap, il devient beaucoup plus complexe d'accepter et d'intégrer la nouvelle situation, c'est le cas de Patrick dont la situation est mentionnée plus haut.

Éléments indiquant le degré d'autonomie

Nous ne pouvions pas nous intéresser au pouvoir d'agir et à ses conditions de développement sans nous arrêter sur ce qui pouvait freiner l'autonomie des personnes s'étant prêtées à ces entretiens conversationnels. En pointant cette thématique, nous avons pu retrouver des éléments éloquentes sur la façon dont les résidents d'Étincelle vivent et pensent leur situation de handicap.

Patrick qui est hémiplégique, insiste sur le « C'est tout » en l'indiquant deux fois pour expliquer qu'il n'a besoin d'aide que pour se laver le dos et la tête. Il signifie ainsi par ce « c'est tout » qu'il est plus autonome qu'on serait tenté de le croire. Dans ce « c'est tout » on entendrait presque : « mais qu'est-ce que vous croyez, je me débrouille seul ».

C'est en nous intéressant au degré d'autonomie d'Angèle que nous avons pu observer qu'elle n'était pas dans une situation de handicap nette et définie précisément. Sa difficulté n'est pas visible aussi directement que si elle devait se déplacer en fauteuil roulant ou avec des troubles de l'élocution. Angèle dira d'elle-même qu'elle n'est pas assez dégourdie³⁵⁸. Elle ne sait pas bien compter et elle souhaiterait apprendre, une des « monos » lui avait proposé de lui rapporter un jeu pour apprendre à compter et à manipuler l'argent, mais elle semblerait avoir oublié cette proposition. Observons que dans cet oubli nous constatons que « pouvoir » peut dépendre d'autrui et que si cet autrui ne donne pas suite à l'aide qu'il propose alors il peut empêcher l'accompagné de se retrouver en capacité d'agir et bloque ainsi le développement du pouvoir d'action de l'individu et ainsi toute montée en puissance de l'agir. Ne sachant pas lire et écrire et ayant des difficultés à compter, Angèle est accompagnée dans la

357 CH14

358 A35

lecture et la compréhension de ses factures. Elle ressent une grande fierté à signer les chèques elle-même, cette fierté s'entend lorsqu'elle s'exclame : « Ah, oui c'est moi qui signe les chèques »³⁵⁹.

Patricia, qui se déplace en fauteuil ou avec des béquilles, sera soucieuse, durant tout l'entretien, de démontrer son autonomie. Cela semble essentiel pour elle au point qu'elle précise : « elle le sait pas, madame A., je fais presque tout toute seule ! »³⁶⁰. Précise-t-elle cela parce qu'elle pense que madame A. a pu dresser le portrait d'une jeune-femme pas autonome ? La mise en avant de son autonomie est récurrente tout au long de l'entretien. Elle a besoin que l'on reconnaisse cette autonomie et de par son insistance à le faire observer nous sommes amenés à penser qu'elle angoisse à l'idée que l'on puisse la croire incapable de...

Sylvie, quant à elle, insistera sur le fait qu'elle peut rester debout en utilisant un ton persuasif « Je peux rester debout ! Je peux rester debout ! »³⁶¹.

Mauricette se déplaçant uniquement en fauteuil se considère comme peu autonome et aimerait se débrouiller seule³⁶². Elle ne s'attardera pas plus que cela au sujet de son autonomie tout comme Christian qui abordera uniquement l'appareil respiratoire³⁶³ qu'il utilise la nuit et la prise de son anticoagulant.

Christophe ne marche plus depuis quelques années et doit rester allongé la plupart du temps, il ne s'est pas arrêté plus que cela sur la question de son autonomie. Cependant, il est possible d'observer qu'il a une vision positive sur ce qu'il ne peut plus faire. En effet, il dit « J'ai arrêté la marche à l'âge de 16 ans [...] », il n'utilise pas la négation, mais le verbe « arrêter » comme s'il avait décidé de cesser de marcher, comme s'il avait un pouvoir sur son « incapacité ».

Pour ce qui concerne Mado, immobilisée en fauteuil, nous découvrons la force de son pouvoir et de sa puissance d'agir au travers de la question de l'autonomie. En effet, Mado sachant exactement de quoi elle a besoin pour avoir un quotidien supportable et ayant le sens pratique, elle a loué un lève personne³⁶⁴ pour ne pas avoir à subir l'attente interminable à laquelle les résidents sont soumis du fait

359 A32

360 PA17

361 S13

362 MA12

363 C20

364 M31

du manque de matériel. Plus elle fait de démarches, plus elle agit et donc plus elle renforce son pouvoir d'agir qui développe sa puissance d'agir puisqu'elle l'utilise dans des domaines très variés qui vont de la location du lève personne à l'organisation des vacances.

Pascal connaît des troubles de la mémoire qui l'empêchent de raconter, comme il le voudrait, les événements de sa vie. Nous pouvons comprendre que c'est une souffrance lorsqu'à l'évocation des difficultés qu'il rencontre il incarne physiquement ce qu'il exprime oralement³⁶⁵. Ces troubles de la mémoire l'ont empêché d'apprendre à lire et à écrire, ces éléments handicapants sont un frein dans sa réalisation pleine. Observons qu'il dit « j'arrive pas à lire »³⁶⁶ et non « je ne sais pas lire », nous indiquant ainsi qu'il ne peut pas.

Perspectives, désirs et projets

En traitant cette thématique, la question de la mise en lien entre reconnaissance et désir s'est révélée. En effet, la reconnaissance serait-elle un élément qui entretiendrait le désir ? Et le désir ne serait-il pas tel le carburant du pouvoir d'agir, celui qui animerait le désir de vivre ? Un individu qui peut ressentir du désir, désir qui amène des projets pour atteindre justement l'objet de ce dernier, serait alors vivant et dans les dispositions nécessaires pour développer cette puissance d'agir qui lui permettrait d'avancer et de ne pas subir sa vie, mais en choisir ce qui la compose. Hélas, les propos de Christian³⁶⁷ nous ont indiqué que le désir seul ne suffit pas, dans certaines situations, à pouvoir se mettre en action. Pour argumenter sur ce qui vient d'être supposé, appuyons-nous sur ce qui est ressorti de cette thématique au moyen des entretiens réalisés avec les résidents d'Étincelle et les salariés en insertion d'Emmaüs Défi.

Ainsi, Patrick a pour souhait de travailler et de trouver une compagne. Il avait une vie à l'extérieur avant et n'était pas en situation de handicap. Durant tout le temps de l'entretien, Patrick s'est montré nostalgique de la situation d'avant dont il n'arrive pas à se défaire³⁶⁸. Il vit dans le souvenir de sa vie d'avant et dans l'espoir de la retrouver.

365 P16

366 P16.

367 C21

368 PAT26-31

Angèle se considère comme déficitaire en termes de capacités et elle indique « je suis pas assez dégourdie quoi ! »³⁶⁹. Ses perspectives, désirs et projets se retrouvent autour de sa volonté de sortir pour aller vers les autres :

« Vous avez d'autres choses à me dire sur la façon dont vous voyez votre avenir, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Ben, je vous dis sortir ! [...] si on m'empêche de sortir alors là je suis malheureuse ! »³⁷⁰

Tout au long de notre échange, cette envie de sortir sera abordée, c'est un thème récurrent dans le récit d'Angèle.

Mado, quant à elle, répond à la question des perspectives, désirs et projets en indiquant qu'elle souhaite rester ici et ne pas aller vivre ailleurs que dans le centre³⁷¹. Elle s'investit beaucoup dans la préparation des vacances de ses amies et c'est ainsi qu'elle développe son pouvoir d'agir, dans les actions nécessaires à la réalisation des projets de vacances. L'action développe de la force, l'inaction l'annihile et Mado ne cesse d'être active dans l'organisation du quotidien et de projets à plus long terme tel que les vacances.

Pascal exprime de l'angoisse à l'idée de ne pas retrouver sa place à Étincelle si jamais il partait vivre ailleurs et que cette tentative échouait. Cette peur l'empêche donc d'agir et de se projeter ailleurs que dans la situation actuelle. Il précise au sujet d'un éventuel départ :

« Ah dehors là, moi y'a plus de place, au foyer après y'a plus personne !

– Y'a plus de place au foyer ?

– Non, si y'a quelqu'un qui prend ma place et le problème il est là on peut pas partir ! »³⁷².

Pour ce qui concerne les choses qu'il affectionne particulièrement, Pascal nous parlera à plusieurs reprises de son goût pour la musique³⁷³.

Mauricette évoque ce qu'elle aurait aimé faire, mais n'évoque pas ce qu'elle aimerait faire. Elle nous parle du métier d'assistante sociale qu'elle aurait aimé pratiquer et en l'écoutant argumenter ce choix nous pouvons aisément comprendre que Mauricette perçoit la stigmatisation du regard d'autrui et le danger que représente le fait d'enfermer autrui dans une seule identité. Elle reproche aux gens de

369 A36

370 A39

371 M35

372 P17

373 P19

regarder le jeune délinquant uniquement au travers de ses actes de délinquances et de ne pas comprendre que ce jeune puisse changer et évoluer³⁷⁴.

Christian rêve de marcher en forêt, c'est un de ses plus chers désirs. Il se retrouve confronté à son impossibilité de marcher à nouveau et bien qu'il en ait le désir il se retrouve dans une situation où il n'a pas de pouvoir d'agir pour changer ce fait :

« Je rêve de marcher en forêt.

– Marcher en forêt, oui ?

– Puis je comprends pas, je peux pas bouger de mon fauteuil. Je rêve de pouvoir marcher en forêt [*sanglots dans la voix*]. Je pourrai jamais »³⁷⁵.

Par contre, il pourrait récupérer un certain pouvoir en acceptant la situation telle qu'elle est et ne pas la subir en trouvant des palliatifs. Cette disposition de l'esprit ne pourrait émerger que s'il se détache de cette impossibilité. Il projetait un voyage à New York et n'a pas mis en place son projet, car sa croyance d'impossibilité de voyage pour cause de non-maîtrise de la langue des autochtones l'a « cloué » sur place. Ces dispositions mentales l'ont donc empêché d'agir. Nous pourrions ici-même reprendre la fameuse citation de Marc Twain qui illustre ce que nous nommons les dispositions mentales Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait ».

Jean-Claude, salarié en insertion à Emmaüs Défi, se retrouve dans une configuration où il peut réaliser son désir d'accéder à un autre statut social via son emploi de gardien³⁷⁶. Il est dans des dispositions mentales qui le lui permettent, en effet il est dans une dynamique de succès qui déclenche cet état d'esprit propice à pouvoir agir. Une réussite semble en provoquer une autre et ainsi de suite et d'ailleurs cela nous amène à nous poser la question de savoir ce qui se serait produit pour Jean-Claude dans le cas où il se serait retrouvé dans une dynamique d'échec à certains moments de son parcours de réinsertion.

Le développement de savoirs indigènes³⁷⁷

Certains des résidents du foyer Étincelle ont appris en fonction des circonstances de leur vie, comme tout à chacun, mais les concernant c'est au travers des difficultés rencontrées qu'un type de savoir « *braconnier* », selon l'expression consacrée de Michel de Certeau, s'est développé. Ainsi, Angèle et Mado souhaitant repasser leur linge et se voyant refuser cette possibilité par les religieuses de l'institut

374 MA15

375 C21

376 C11

377 De Certeau, Michel (1990). *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*.

où elles vivaient plus jeunes ont été amenées à faire preuve de ruse. Elles ont donc découvert qu'il suffisait de déposer une bouillotte chaude sur leur linge pour le défroisser et de s'asseoir sur leur petit linge pour qu'il ait l'air bien repassé³⁷⁸.

Mado, qui se voyait organiser ses vacances par sa tante et ayant eu ainsi l'occasion d'avoir ce désir de partir et de découvrir d'autres horizons, a continué à partir malgré le décès de sa tante. En effet, elle a appris par la force des choses, mais aussi parce qu'elle en avait le désir, à organiser ses vacances et celles des autres résidents souhaitant partir. Cette volonté de partir, cette nécessité ressentie a développé les capacités d'actions nécessaires pour que Mado développe ce savoir « *braconnier* » en termes d'organisation de vacances. Elle a développé un savoir-faire manifeste en marge de toute entité officielle.

Observons également que l'utilisation d'Internet, par les résidents qui s'y sont donné l'accès, permet de développer des savoirs en autodidacte et en dehors de toute injonction et qu'il est donc là aussi question de « *braconnage* ». « *Braconner* », c'est aussi faire preuve de créativité dans le développement de stratégies pensées pour contourner ou affronter une difficulté³⁷⁹.

Avant d'aborder la situation des salariés en insertion d'Emmaüs Défi face au développement de savoir indigènes, il semble cohérent de s'arrêter sur la stratégie principale des sujets échappant à l'exclusion qui relève de l'hétérotopie, en effet ils se créent d'autres espaces, d'autres façons de procéder et se glissent dans les interstices de la société pour avancer et vivre, mais parfois survivre. Pour avoir le sentiment d'exister et de ne pas subir, nous nous créons de l'espace vital que la société ne nous donne pas. L'hétérotopie, telle que la définit Foucault³⁸⁰, est un tiers lieu, un glissement dans un espace laissé libre ou que l'on crée soi-même. Foucault entend par cette notion que'

« Il y a également, et ceci probablement dans toute culture, dans toute civilisation, des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui ont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de

378 A40

379 Lehoux, Catherine (2015). *La créativité dans le travail social aujourd'hui*. Co-organisation du colloque de l'IFEN (Institut de Formation d'Éducateurs de Normandie) au Havre.

380 Foucault, M. Dits et écrits 1984. Des espaces autres (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49.

la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. Ces lieux, parce qu'ils sont absolument autres que tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent, je les appellerai, par opposition aux utopies, les hétérotopies ; et je crois qu'entre les utopies et ces emplacements absolument autres, ces hétérotopies, il y aurait sans doute une sorte d'expérience mixte, mitoyenne, qui serait le miroir. Le miroir, après tout, c'est une utopie, puisque c'est un lieu sans lieu »³⁸¹.

Les salariés d'Emmaüs Défi ont appris à retrouver le rythme du travail et ses conventions sociales dans un tiers lieu représenté par ce dispositif de reprise du travail à l'heure. Ils ont découvert leur nouveau métier « *sur le tas* » et c'est en s'appropriant le travail prescrit qu'ils ont pu actionner la dynamique du travail vivant. D'après Patrick Coupechoux, journaliste et réalisateur, dans le travail deux aspects cohabitent, le travail prescrit et le travail vivant. Le travail prescrit qui réside en des protocoles, des méthodes et des procédures. Il s'agit du socle de ce que demande une entreprise à son salarié, mais si le salarié ne fait que cela ça ne marche pas ! Il faut aussi tenir compte de la dimension du travail vivant qui réside dans les interventions du salarié pour pouvoir régler les problèmes posés, c'est la dimension créative du travail³⁸². Cette créativité est d'ailleurs motrice dans la mise en action des capacités du salarié et concoure donc au développement du pouvoir d'agir et à sa mise en action comme l'indique la situation de Jean-Claude s'appêtant à prendre un poste de gardien d'immeuble³⁸³. Pouvoir entrer dans une dynamique de travail vivant permet alors de s'ouvrir à l'acquisition de savoirs « *indigènes* », ne serait-ce que dans la recherche de stratégies pour s'approprier son nouveau poste de travail.

La perception du regard d'autrui

La question du regard est complexe puisque nous ne voyons pas tous la même chose en regardant la même personne, le même objet ou bien encore le même paysage. Le regard, élément o combien important dans le domaine de la reconnaissance, puisqu'il la dispense ou pas. Le regard n'émane pas que d'une paire d'yeux, il peut être représenté sous la forme de ce que nous pensons, de la façon dont nous pensons. Nous regardons avec nos convictions, nos expériences et avec ce que nous connaissons de la vie. La reconnaissance d'autrui passe par le regard, qu'il soit organique ou spirituel. « Regarder

381 Ibid., p. 49.

382 D'après les propos tenus par Patrick Coupechoux, journaliste et réalisateur, lors de la journée de lancement de la revue internationale du Sujet dans la Cité. Samedi 26 mars 2010 à Paris.

383 JC11.

vraiment serait donc, d'abord, cesser de succomber à l'illusion d'une saisie du « tout » par le regard. Faute de quoi, voir ne peut que signifier : porter atteinte à ce qui est vu »³⁸⁴.

Le regard de l'autre a un certain pouvoir suivant la vulnérabilité ou la force qui habite celui qui est regardé. En effet, le regard peut détruire ou peut construire, reconstruire et porter un individu. Il existe des regards prophétiques (non organiques), le propos de Paul Ricœur nous aide à comprendre ce dont il est question ici, par exemple « une personne ou un groupe peuvent subir un dommage si la société qui l'entoure leur renvoie une image limitée, méprisante, ou avilissante »³⁸⁵.

C'est le regard d'autrui, de la société emprunt d'a priori et de références normées, quant à des situations inhabituelles, qui transmet un sentiment d'humiliation à ceux qui pour vivre trouvent d'autres moyens que ceux incarnés par ces références normées.

Même si le regard d'autrui ne se veut pas malintentionné, il peut se révéler paralysant et annihiler ainsi un certain pouvoir d'agir. Par exemple, Mado, dans une situation de compétition dans le domaine sportif, perd ses moyens lorsque les participants la regardent :

« C'est plus fort que moi de sentir qu'on me regarde alors.

– Ça vous trouble !

– Ça me fait faire des bêtises, en plus j'ai peur quand on lance sur la cible parce que le dard il tombe par terre, ça fait qu'on me regarde encore plus »³⁸⁶.

Patricia recherche la validation de ses choix par l'opinion de son interlocuteur, c'était le cas dans le cadre de l'entretien. Elle a perdu son petit ami et avant son décès elle a engagé une relation avec son petit ami actuel, elle a peur du regard d'autrui et s'en protège en voulant faire reconnaître comme légitime et honnête sa façon de faire : « Avant qu'il soit parti je lui ai dit que j'en avais un autre je lui ai expliqué, c'est normal, t'aurais fait comme moi ? »³⁸⁷. Elle souffre du regard de ses collègues de l'atelier, elle sent peser sur elle un regard interrogateur. Ses collègues se posant des questions sur la nature de son handicap ne s'adressent pas à elle directement et elle se sent alors niée dans ses capacités

384 Moyse, Danielle (2002). *Question de regard*. p. 71.

385 Ricœur, Paul (2004a). *Entrevue sur « Parcours de la reconnaissance »*, dans l'émission d'Alain Finkielkraut « Répliques », sur la station de radio France culture.

386 M41.

387 PA24.

propres à y répondre. Paradoxalement, elle indique que parfois des questions lui sont posées sur son handicap et que ça lui cause de la peine. Elle précise que « Y'en a qui se foutent de mon handicap »³⁸⁸. Christophe, il y a quelques années, avait le sentiment d'être regardé de travers à cause de son handicap, cela le touchait. Il précise qu'aujourd'hui ce regard ne l'atteint plus et il a d'ailleurs trouvé la répartie qui casse ces regards probablement curieux :

« Quand je vais dans les magasins et qu'on commence à me regarder de travers, je dis « Vous aussi vous êtes handicapé, y'a pas que moi » puis la personne se retourne et continue son chemin »³⁸⁹. Là encore, nous pouvons supposer que le regard n'est pas malintentionné, mais interrogateur, cependant ce dernier se révèle stigmatisant pour celui qui le reçoit.

Pour ce qui concerne Serge, salarié en insertion au sein d'Emmaüs Défi, la gêne provient du regard des gens qui ne regardent pas. Ne pas regarder peut aussi faire du mal, il s'agit là d'indifférence ou d'évitement voire de peur, en effet Serge précise en parlant des passants de la rue (lorsqu'il était sans domicile) :

« Bah, les gens des fois, ils nous... ils nous voient, c'est ça... vous les regardez, ils tournent la tête comme si euh... on est comme des chiens quoi »³⁹⁰.

Il se sent stigmatisé par son apparence lorsqu'une femme croisée dans le métro lui fait remarquer qu'il sent mauvais et lorsque sa sœur souhaite lui laver ses vêtements parce qu'elle suppose qu'il ne les lave jamais³⁹¹.

Espace distal ou *Topoi* récurrent

Nous expliquions donc précédemment que, selon les travaux de Jean-Michel Baudouin, l'espace distal serait celui de l'épreuve et que l'espace proximal serait celui où rien ne se produit d'inhabituel. Ces éléments sont repérables dans la trame d'un récit ou même dans un entretien centré sur la personne où l'énonciateur va inconsciemment parler plus en détail et plus amplement des éléments de son parcours qui se retrouvent dans un espace distal³⁹². Pour ce qui est du *topoi*, terme issu de la méthode des

388 PA25.

389 CH17.

390 SE14.

391 SE14.

392 Baudouin, Jean-Michel (2009). *L'autobiographie à l'épreuve du texte : la formation comme exotopie*, dans un ouvrage coordonné par Bachelart, D. & Pineau, G. *La biographie, la réflexivité et les temporalités*. p. 103.

catégories de Heinz³⁹³, adaptée par Christine Delory-Momberger, souvent utilisée pour analyser les contenus de conversations dans le domaine de la recherche biographique, il s'agit d'un thème revenant régulièrement dans le cours de l'entretien ou du récit.

Nous avons pu observer que nous pouvons, pour certaines personnes, infirmer les propos de Jean-Michel Baudouin et par contre appliquer sans aucune exception un des items des catégories de Heinz : le *topoi* ou motif récurrent, adapté par Christine Delory-Momberger.

En effet, concernant la réflexion de Jean-Michel Baudouin, cela ne se vérifie pas constamment. Parfois, l'espace de l'épreuve est si intense que la personne en situation de vulnérabilité ne préfère pas en parler, cet espace distal peut donc se deviner et se ressentir, telle une présence absente, sans qu'il revienne régulièrement dans la trame de son récit. En effet, dans quelques-uns des échanges, l'espace distal ne s'est pas manifesté avec des mots dans le récit, mais plutôt avec des émotions et des mimiques faciales. C'est le cas de Christophe qui a vécu quelque chose dans l'espace de l'épreuve et qui ne préfère pas en parler :

« Et après la Morlay vous aviez été où ?

– À l'IEM³⁹⁴ de... [*Inaudible*] À côté de Berck.

– Oui et là ?

– Très mal vécu.

– Vous pouvez m'en dire un peu plus ?

– Oh... [*Il souffle.*] Non je préfère pas.

– C'est douloureux ?

– Oui, c'est douloureux »³⁹⁵.

Cela indique que la personne ne se focalise pas toujours sur ce qui lui est distal et en ce cas la récurrence non observée plane comme une ombre dans le non-dit et se camoufle parfois dans les silences échangés durant un entretien, un échange.

393 Heinz, Walter (2000). *Selbstsozialisation im Lebenslauf. Umriss einer Theorie biographischen*.

394 Un institut d'éducation motrice (IEM) est un établissement médico-social qui propose des prises en charge pour les enfants et adolescents sujets à une déficience motrice.

395 CH14.

Pour ce qui concerne Maryline, salariée en insertion au sien d'Emmaüs Défi, l'espace de l'épreuve se situe dans le deuil à faire de son amie, elle ne l'a pourtant pas évoquée tout au long de l'échange et d'ailleurs lorsque je tenterai de lui faire aborder le sujet elle aura ces mots :

« Donc, donc, bah voilà quoi et puis je crois qu'on va arrêter d'en parler »³⁹⁶ [*Les larmes lui montent aux yeux et sa voix s'étrangle.*] Lorsqu'elle explique que les salariés d'Emmaüs se sentent rapprochés entre eux du fait de leurs mauvaises passes, elle indique que pourtant ils n'en parlent pas entre eux, c'est une reconnaissance qui se pratique dans le silence qui porte leurs blessures de parcours. Ainsi, elle expliquera que « l'ambiance est un peu plus humaine ici on va dire. Puisque bon, chacun a traversé une mauvaise passe et euh... ça rapproche un petit peu. Mais par contre, on ne pose pas de questions sur ce qui s'est passé, euh... Voilà »³⁹⁷.

Dans d'autres échanges, il est possible de voir se confirmer le propos de Jean-Michel Baudouin en sus de l'indication des *topoi* et motifs récurrents ou simplement ces derniers sans espaces de l'épreuve, en tout cas pas de façon explicite.

Patrick reformulera à plusieurs reprises et tout au long de l'échange, la volonté de trouver une compagne et de se faire opérer³⁹⁸. Patrick est vraisemblablement dans une posture d'attente qui se perçoit à son paroxysme lorsqu'il utilise le mot « hâte » pour indiquer avec quel état d'esprit il attend une compagne :

« Mais j'ai hâte de trouver une fille [...] »³⁹⁹.

Les émotions perceptibles, lors du temps de l'échange avec Mauricette, ont indiqué que la relation à sa tante se retrouvait dans un espace distal. La maltraitance est le *topoi* et motif récurrent de son récit. Lorsqu'elle parle de ses parents, des familles chez qui elle a été placée, de sa relation avec sa tante, il a été question de maltraitance. La maltraitance est le sujet principal de l'échange. Des mots durs indiquent où se situent ses espaces de l'épreuve ; en effet, en parlant de sa tante morte sous la foudre, elle dira « bien fait pour sa gueule »⁴⁰⁰. Le temps d'échange a été difficile pour Mauricette qui se tordait les mains, regardait le sol en parlant tout bas, elle finira par clôturer l'entretien sur ces derniers mots : « j'ai pas envie de parler, merci ! »⁴⁰¹.

396 MAR6.

397 cf. entretien de Maryline en annexe.

398 PAT33 à 39.

399 PAT37.

400 MA20.

401 MA21.

Pour Sylvie, les questions de culture et l'importance qu'on la reconnaisse comme quelqu'un de cultivé organisent la trame de l'échange. Elle dit aimer être instruite et cultivée pour ne pas être victime d'une certaine forme de naïveté et reproche au personnel de l'établissement Étincelle d'être inculte. Elle met en avant, dans son discours, le statut social de ses amis ! « Ben, j'ai des amis, des amis qui sont d'un niveau plus classique, qui sont... Qui sont professeurs qui travaillent à... Comment on appelle ça ? L'académie »⁴⁰². Ce sera d'ailleurs la seule qui donnera la profession de ses amis, mais peut-être que les amis des autres personnes ne travaillent pas, il existe des explications à ce non-dit, mais la précision de Sylvie corrobore l'ensemble de l'échange.

Quant à Serge, salarié en insertion au sein d'Emmaüs Défi, il ne semble pas y avoir d'espace de l'épreuve de façon formelle, mais il existe bien un *topoi* et motif récurrent dans la façon dont il se positionne et se met en scène tout au long du récit. Il s'indique comme celui qui sait et celui qui trouve la solution et celui qui enfreint les règles⁴⁰³. Dans la thématique qui traite de la singularité, où il est question de se reconnaître ou d'être reconnu ou de reconnaître, huit extraits sont pointés comme le mettant dans ces situations de celui qui sait, qui trouve des solutions et enfreint certaines des règles imposées, que cela soit au niveau individuel ou professionnel⁴⁰⁴.

Pour Angèle et Mado si l'espace de l'épreuve se situe clairement dans l'expérience de vie faite chez les religieuses, nous pouvons observer que chez Angèle le *topoi* ou motif récurrent réside en sa relation avec Mado et l'espace de l'épreuve dans celui de l'idée d'être séparée de ses compagnes de chambre. En effet, l'ensemble des extraits classés dans la thématique du relationnel indique que la relation avec Mado revient sans cesse dans l'échange⁴⁰⁵. Alors que je lui demande des précisions sur la décoration de sa chambre elle me parle de Mado et de son autre compagne de chambre :

« Le matin, on déjeune dans notre chambre nous ! ».

– Vous, la chambre telle qu'elle est, elle vous plaît ?

– Oui, on est bien toutes les trois ! »⁴⁰⁶.

Mado connaît le même espace d'épreuve qu'Angèle, son expérience de vie chez les religieuses et surtout son angoisse d'être séparée de ses compagnes de chambre traverse toutes les autres

402 S6.

403 SE15 à SE18.

404 SE1 à SE8.

405 A4 à A20.

406 A20.

thématiques repérées dans l'ensemble de l'échange. Un motif récurrent est perceptible au sujet de l'organisation des vacances qui est une activité plaisante et pour laquelle elle investit beaucoup de sa personne et de son temps.

Pascal a relancé l'échange alors que nous allions nous quitter et c'est à ce moment précis que son espace distal a pu être pointé. En effet, Pascal a relancé la conversation au moyen du sujet de l'incendie et s'est révélé beaucoup plus bavard que durant le début de l'échange. Il expliquait la façon dont il avait vécu l'incendie et incarnait ce qu'il disait au travers de ses mimiques et de l'angoisse perceptible dans sa voix : « Parce que j'ai eu peur la semaine dernière ! [...] tu sais les travaux... [inaudible] la flamme qu'est partie ! [...] Y'avait longtemps...tout le monde, tout le monde de l'autre côté... [Inaudible]. Faut attendre un peu ! [...] On a mangé dehors, on a mangé dedans parce que ça sentait le cramé ! [...] Moi, moi je dis ouvre la porte parce que j'ai pas envie de cramer, j'ai ouvert la fenêtre ! [...] On a failli cramer quand même hein ? »⁴⁰⁷. Le motif récurrent, tel que nous pouvons l'observer dans l'ensemble des thématiques relevées, est relatif au dysfonctionnement de sa mémoire. Patricia reviendra sur ses capacités, sur son autonomie tout au long de la conversation. Elle utilise le verbe pronominal « se débrouiller » treize fois et elle dira « je sais » onze fois. Par exemple, ce type d'assertion revient sous différentes formes tout au long de notre échange : « Je me débrouille ! Heureusement pour moi que je suis capable »⁴⁰⁸. La question de ses capacités se retrouve dans un espace de l'épreuve et se fait motif récurrent : épreuve parce que l'on peut observer qu'il serait douloureux pour elle de ne pas être reconnue « comme étant capable de... » et motif récurrent puisqu'il balise l'ensemble de l'échange. Patricia est en forte demande de reconnaissance de son autonomie.

Vie affective et sexuelle

La sexualité des personnes en situation de handicap est un sujet tabou qui commence tout juste, ces dix dernières années, à être mis au regard de notre société.

« Catherine Agthe Diserens, [...] sexo-pédagogue et présidente de l'association Sexualité et handicaps pluriels, qui promeut le droit des personnes handicapées à une vie sexuelle et affective, est à l'origine de la première formation d'assistant(e) sexuel(le) en Suisse romande en 2008 »⁴⁰⁹.

407 P20.

408 PA29.

409 Schaller, Jean-Jacques (2010). « Sexualité et handicap : les assistant(e)s sexuel(le)s pour une humanité de la rencontre », *Le sujet dans la cité* 2010/1 (n° 1), p. 130-143.

Pour la France, la fonction d'accompagnant(e) ou d'assistant(e) sexuel(le) serait assimilée à de la prostitution⁴¹⁰. En effet, en 2013 le débat sur l'accompagnement sexuel⁴¹¹ a été relancé par le Conseil Général de l'Essonne, le sénateur Michel Berson s'y opposera fermement en comparant cette forme d'accompagnement à de la prostitution, il écrira d'ailleurs que

« Juridiquement, échanger un acte sexuel contre une rémunération, ce n'est ni plus ni moins que de la prostitution. Qu'importe alors que la prestation sexuelle soit rétribuée par la personne elle-même ou par un organisme, fut-il un service public. Toute exception, en la matière, contribuerait à légitimer le proxénétisme »⁴¹².

L'assistance sexuelle est un virage culturel et sociétal que la France n'est pas prête à aborder. Fin 2013, l'Assemblée Nationale votait une loi qui pénalisait l'achat d'actes sexuels. Si cette pénalisation a été mise de côté, la loi n'a pas pour autant autorisé ce métier d'accompagnant sexuel sur son territoire, se prévalant de l'utilisation non marchande du corps de l'être humain. « La loi pénale en vigueur en matière de prostitution ne prévoit aucune dérogation particulière concernant l'accompagnement sexuel des personnes handicapées »⁴¹³.

Marcel Nuss, président et fondateur de l'APPAS (Association pour la Promotion de l'Accompagnement Sexuel) est à l'origine de la première formation d'accompagnants sexuels en France (2015)⁴¹⁴. Il était sensibilisé et concerné à cette problématique en tant que personne en situation de handicap, mais aussi en tant que « penseur » sur les grandes questions contemporaines liées aux situations de handicap. Marcel Nuss est écrivain et conférencier.

Force est de constater que malgré les pétitions, les formations, les approches réalisées pour sensibiliser la société à cette inaccessibilité à la sexualité pour certaines personnes en situation de handicap, notamment en France, les personnes concernées par ce manque, cette absence, restent sur le « carreau ». Ainsi, Christian, résident du foyer Étincelle, circulant en fauteuil roulant et connaissant de fortes difficultés respiratoires, a tenu ces propos éloquentes :

410 Ibid.

411 cf. Article dans le Parisien du 22/03/2013 : Service public d'aide sexuelle : bronca au PS.

412 Blog de Michel Berson : <http://berson91.typepad.fr/berson/2013/03/assistance-sexuelle-cest-non-.html>

413 Site de *Faire Face* : <http://www.faire-face.fr/2015/03/13/accompagnement-sexuel-que-dit-le-droit/>

414 Site de l'APPAS : <https://www.appas-asso.fr/>

« Tu sais quand t'as été... marié... Ils tournent en rond, ils disent pas le problème... [...] Ici, Sexualité et handicap [...] Ils tournent en rond, ils parlent pas du problème »⁴¹⁵. Il pointera les assistants sexuels comme étant des personnes en qui nous devons de la reconnaissance⁴¹⁶.

Les difficultés de reconnaissance au droit à une vie affective et sexuelle se retrouvent également dans le discours de Patrick qui affirme qu'aucune fille ne veut de lui. Il émet le souhait de trouver une fiancée à plusieurs reprises tout au long de la conversation et finira par dire « qu'ils ne veulent pas »⁴¹⁷ en parlant de l'institution où il vit.

Patricia, quant à elle, semble avoir une vie affective et sexuelle épanouie, elle aborde la thématique de sa relation avec enthousiasme : « Des fois, j'ai mon copain qui vient et moi des fois je vais chez lui ! »⁴¹⁸.

Pour ce qui est de la vie affective de Christophe, elle se positionne plus dans une perspective de fraternité : « J'ai une amie, mais on envisage pas de se mettre ensemble là encore. Pour moi c'est comme ma petite sœur quoi. Une belle petite brune ! »⁴¹⁹.

415 C23.

416 C24.

417 PAT41.

418 PA30.

419 CH18.

Le trampoline de Larcher

La parabole du trampoline de Pierre Larcher (voir page Error: Reference source not found) a été retenue comme thématique dans l'interprétation de l'ensemble des entretiens afin de mieux saisir, si tant est que l'on puisse le comprendre complètement, ce qui a mené la personne vers une situation de vulnérabilité.

Pour ce qui concerne les personnes en situation de handicap congénital, il est pertinent de se demander si nous pouvons considérer qu'il existe dès le départ de leur vie une absence de sécurité au sujet de la santé. En effet, nous pouvons considérer que cette sécurité n'ayant jamais existé, elle ne peut que s'amplifier ou régresser, mais non prise en compte comme un élastique du trampoline qui aurait lâché. Pour rappel, pour qu'un bond soit de bonne qualité sur un trampoline, il est nécessaire que chaque élastique tienne parfaitement. Si des élastiques viennent à se casser, alors l'individu rebondira beaucoup moins bien, voire pas du tout. Par métaphore, si la personne a toujours possédé un trampoline à quatre élastiques au lieu de cinq⁴²⁰, elle est habituée à faire des bonds sur son trampoline à quatre élastiques, mais est-ce à dire que la situation ne serait pas toute aussi fragile ? Est-ce que la rupture d'autres élastiques serait plus dommageable aux personnes en situation de handicap congénital ? Il faut mettre dans la balance de la réflexion que les résidents d'Étincelle sont de fait déjà entourés par l'institution.

Cependant, force est de constater que handicap de départ ou pas, la majorité des personnes ayant contribué à cette recherche, ont eu d'autres élastiques cassés qu'ils ont du réparer ou qu'ils s'approprient à réparer. J'ai décidé de développer ici les exemples les plus flagrants.

Serge, salarié en insertion au sein d'Emmaüs Défi, a subi la rupture de plusieurs élastiques⁴²¹ les uns après les autres. Le trampoline de Serge s'est vu déposséder de l'élastique emploi puis de celui du logement et du revenu. Il a donc été fragilisé, les possibilités de rebondir sont devenues moindres jusqu'à ce qu'il puisse intégrer Emmaüs.

L'élastique de l'emploi a été endommagé pour Jean-Claude⁴²², également salarié en insertion sur le même lieu. Sa perte d'emploi l'a mené à la rue dans une situation où il a dû mendier pour survivre. Les élastiques emploi, logement et revenus ont donc « sauté », on comprendra qu'un trampoline à deux élastiques est peu pratique pour rebondir, tout comme dans la situation de Serge. Sans compter que les situations familiales respectives de l'un et de l'autre ne sont pas sereines ou absentes. Il est donc facilement imaginable de se représenter une toile de trampoline flottant au sol

420 Les cinq élastiques du trampoline : les relations sociales et familiales, la santé physique ou mentale, l'emploi, le logement et le transport, les revenus.

421 S19.

422 JC11.

sans élastiques et dans ce cas il est impossible d'y rebondir. C'est là que nous pouvons comprendre que le dispositif de travail à l'heure mis en place par Emmaüs Défi, permet de restaurer les élastiques de base et de rebondir parfois plus haut comme le démontre Jean-Claude en accédant au poste de gardien d'immeuble.

Patrick⁴²³, en situation de handicap non congénital, ayant eu un grave accident de la route qui l'a conduit à devenir hémiparétique, a connu de ce fait une rupture totale. Entendons par rupture totale que l'ensemble des élastiques a été endommagé. Sa future épouse l'a quitté, il n'a jamais pu reprendre son travail, il a dû quitter son appartement, son intégrité physique a été atteinte. La question qui se pose dans sa situation est de savoir comment il va pouvoir rebondir. Comment assurer cette réparation lorsque la personne ne fait pas encore le deuil de la situation d'avant comme nous avons pu l'observer dans la thématique de l'espace distal et du *topōi* ou motif récurrent.

Déductions des interprétations

Chez la plupart des résidents d'Étincelle et des salariés en insertion d'Emmaüs Défi, j'ai pu percevoir de l'enthousiasme à la perspective de pouvoir se raconter et d'être en position d'expliquer ce dont j'étais ignorante. Par exemple, lorsque Jean-Claude parle de ce qu'il connaît, il me transmet des choses, il est reconnu comme étant un individu qui apporte quelque chose à autrui, il m'apprend le fonctionnement d'Emmaüs Défi. Lorsque je demande à Maryline, salariée en insertion, de m'expliquer quel est le principe de fonctionnement de leur système de ticket, elle apparaît surprise et enthousiaste à l'idée de pouvoir m'expliquer quelque chose : « après les clients vont à la caisse, ils nous laissent évidemment ce qu'ils ont acheté et on fait un échange de bon et de ce qu'ils ont acheté une fois que c'est payé. C'est clair ? »⁴²⁴. [*Ton enthousiaste.*]

Jean Claude ne s'est pas laissé impressionné par ce qui lui manquait et a mis en avant ce qu'il avait, cela a développé ou a permis au pouvoir d'agir d'émerger : « ils disaient qu'il fallait connaître l'informatique, un peu. J'y suis allé, dans leur entreprise. Je ne savais même pas encore que j'allais être pris dans leur... dans leur entreprise »⁴²⁵. Quand un individu se sent concerné et entendu, il incarne souvent ce qu'il dit, se sentir entendu et donc reconnu dans sa parole est un moteur pour avoir ce fameux pouvoir d'agir et en accroître la puissance. Par exemple, Serge tient des propos incarnés lorsqu'il explique « Alors là c'est peint, là c'est pas peint [*Il semble revivre la scène*]. Ils ont mis une

423 PAT44.

424 cf. entretien de Maryline en annexe.

425 cf. entretien de Jean-Claude en annexe.

espèce de lino parce que le parquet en bois il était foutu, y'a des tâches et y'a un comment... un dressing, le plâtre et la peinture qui se cassent la figure, alors j'ai une ponceuse et je retape tout ça, ça m'occupe »⁴²⁶.

Comme expliqué dans notre chapitre V, la loi des échanges selon Marc-Antoine Jullien⁴²⁷ a guidé l'ensemble de nos entretiens conversationnels. Il est entendu par « *loi des échanges* » que celui qui donne sa parole se voit reconnu dans ce qu'il fait et celui qui la recueille complète son instruction, il voit ainsi son capital de connaissances augmentées. L'émergence du sujet peut se faire via le récit de soi réceptionné par un interlocuteur attentif et soucieux d'apprendre de lui, ce qui développe une certaine confiance en soi et d'après les exemples cités plus haut apporte un sentiment de reconnaissance pour nourrir un certain pouvoir d'agir. Ainsi, lorsque je demande à Mado de m'expliquer ce que sont les Jeannettes et que je lui confie ce que j'en sais, nous appliquons « *la loi des échanges* » :

« C'est quoi des jeannettes ?

– Eh ben, c'est avant d'être guide.

– Avant d'être guide, on est jeannette alors ?

– Voilà !

– Qu'on soit un homme ou une femme, on... est... on est une jeannette ?

– Les hommes je sais pas, mais nous les femmes... peut-être »⁴²⁸.

Dans ces exemples, nous pouvons observer que la puissance d'agir serait un moteur qui peut fonctionner avec l'apport de reconnaissance. Toutefois, laisser un espace et une possibilité d'expression, apporter de la reconnaissance à une personne lambda ne signifie pas qu'il puisse s'en saisir. Pour qu'un individu puisse se saisir de ce qui lui est proposé ainsi que de son pouvoir d'agir permettant d'en développer de la puissance, il faut avant tout créer des conditions pour qu'il s'en approprie les mécanismes déclencheurs.

Nous avons pu observer, au travers de la situation de Pascal, que pouvoir choisir pour ne pas subir permet de justement se saisir d'un pouvoir d'agir, ne serait-ce que dans la décision que l'on prend soi-même parce que l'on a eu la possibilité de faire un choix :

« Qui c'est qui a décidé de... de vous faire habiter ici ?

– C'est moi ! [Il répond en semblant surpris de ma question].

– C'est vous ?

426 cf. Entretien Serge en annexe.

427 Jullien, Marc-Antoine (2006). *Essai sur l'emploi du temps*.

428 cf. Entretien Mado en annexe.

– Ah, c'est moi ! »⁴²⁹.

Effectivement, « on ne devient acteur de sa propre vie que si l'on cesse de subir passivement les choses [...] »⁴³⁰.

Nous avons pu observer, en croisant l'ensemble des échanges, que le vocabulaire occupe une place de choix dans la façon dont un individu perçoit autrui ou une situation voire un lieu. Un même mot peut être ressenti de mille façons selon l'histoire, la sensibilité et les dispositions de chacun d'entre nous, il y a effectivement « des différences entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent »⁴³¹. Le vocabulaire peut encourager, décourager, détruire, reconstruire, apporter de la reconnaissance en admettant la singularité de chaque individu via un surnom, une expression propre à chacun. Il détruit ou abîme lorsqu'il désigne un individu en le stigmatisant comme dans la situation de Sylvie qui a pu lire qu'elle était considérée par un psychiatre comme « une débile mentale ».

Pour ce qui est du sujet de la singularité, chacun veut voir la sienne reconnue et veut pourtant être perçu comme tout le monde, bien étrange paradoxe de l'être humain que nous pouvons éclairer sous le propos de Blaise Pascal indiquant que « Vingt mille hommes ne font pas une armée, quoi qu'aucun d'entre eux ne soit une armée [...] mille maisons font une ville, quoi qu'aucune ne soit ville [...] »⁴³². Cette assertion de Blaise Pascal se retrouve donc en lien avec la réflexion qu'a menée Edgar Morin au sujet de la complexité. Dans l'ensemble des échanges, nous avons pu observer combien la prise en compte de cette singularité peut apporter le sentiment de se sentir dans un environnement rassurant via un signe sur sa porte de chambre qui indique que l'on est chez soi, via des tâches confiées aux salariés en insertion selon leurs compétences et appétences.

La question de la singularité, comme nous le décrit Guy Bajoit⁴³³, s'éprouverait donc dans le sentiment d'être reconnu par les autres pour ce que l'on croit être, mais aussi dans celui de se reconnaître soi-même pour ce que l'on est et enfin reconnaître autrui ou être reconnu de lui au travers d'une identité assignée. Un équilibre entre ces trois éléments n'est jamais atteint parfaitement, toujours selon Guy Bajoit, mais le travail psychique de chaque individu, en termes de gestion d'identités, consisterait à conserver un équilibre au plus juste entre le sentiment d'être reconnu, de se reconnaître et de reconnaître. L'individu passe sa vie à tenter de concilier ces trois identités et comme nous l'avons

429 cf. Entretien Pascal en annexe.

430 Rosanvallon, Pierre (2014). *Le parlement des invisibles*. p. 23.

431 Pascal, Blaise (1660). *L'art de persuader*. p. 122.

432 id.

433 Bajoit, Guy (1999). *Notes sur la construction de l'identité personnelle*. In *Revue de sociologie*.

fait observer au chapitre 2, cela consiste en un travail incessant de biographisation. Certains, comme Sylvie par exemple, tentent de trouver cet équilibre en utilisant l'humour pour faire de sa situation de handicap une spécificité positive lorsque Incapacité Motrice Cérébrale se transforme en Intelligence Mal Comprise.

Chaque être étant singulier, nous pouvons observer que chacune des personnes rencontrées a un mode spécifique pour exprimer cette singularité, mais aussi des points communs. Ces points communs résident dans leurs divergences en termes de décoration et d'appropriation des lieux, mais aussi dans leurs convergences pour ce qui concerne l'attribution d'un signe, d'un symbole censé représenter leur espace de vie : songeons aux dauphins ou aux chevaux sur certaines portes de chambres.

L'ensemble des échanges laisse apparaître un autre élément récurrent : le fait de travailler est essentiel dans la perception que l'individu peut avoir de lui-même. Deux « tendances » émergent. La première accorde une importance cruciale au travail en lui-même, peu importe la tâche, pouvoir dire « je travaille » leur est bienfaisant et leur apporte une forme de considération d'eux-mêmes dans le sens où ils se ressentent comme salarié reconnu et apte. L'autre « tendance » relevée chez ceux qui ont connu un handicap évolutif et ont pu avoir une vie professionnelle, comme Christian par exemple, qui considère que le travail proposé en Ésat est dévalorisant et qu'il ne s'agit pas de travail. En sus de ces deux « tendances », il existe des situations, telle celle de Patrick, où travailler, et peu importe où, est essentiel pour rétablir une image plus en cohérence avec la façon dont lui se reconnaît et ne plus se sentir méprisé.

Nous avons donc observé que c'est au travers de son propre désir de reconnaissance que l'individu peut éprouver le mépris. Ce désir de reconnaissance fait surface au travers d'expériences de mépris⁴³⁴. Pour ce qui est des expériences de mépris pointées dans l'ensemble des échanges, nous avons observé qu'il traversait l'ensemble des thématiques. Pour certains l'expérience s'éprouve ou s'est éprouvée au travers du travail proposé ou de son absence, de la non-prise en compte de leurs demandes, du non-respect de leur pudeur dans le cadre de la toilette, dans des choix faits à leur place, dans des problématiques familiales ayant écarté tout lien avec la famille.

En nous intéressant à ce qui fait barrage au développement du pouvoir d'agir ou à ce qu'il annihile, nous pouvons exprimer ce qui permet à la puissance d'agir de se mettre en action. Ainsi, nous avons pu pointer des éléments dans l'ensemble des échanges qui indiquent comment et pourquoi on ne peut pas agir et donc comment et pourquoi il est possible d'agir. Ainsi, nous avons constaté, via la demande de

434 Ricœur, Paul (2003). *La lutte pour la reconnaissance et le don*. pp. 17-27.

jeu d'Angèle, que « pouvoir » peut dépendre d'autrui et que si cet autrui ne donne pas suite à l'aide qu'il a proposée dans un premier temps, alors il peut, par son attitude, freiner la capacité d'agir et ainsi bloquer le développement du pouvoir d'action de l'individu et de sa puissance d'agir. Le pouvoir d'agir peut se développer dans une suite de petites réussites qui se succèdent, l'exemple de la situation de Jean-Claude et Mado nous le démontre. Ainsi, le succès créditerait de l'énergie au pouvoir d'agir et l'échec en débiliterait. Cette notion de crédit et de débit nous amène à revenir sur le trampoline de Larcher. Imageons le pouvoir d'agir au travers de la visualisation de ce trampoline et considérons crédit et débit en tant qu'élastiques de ce dernier. Les élastiques dits « crédits » seraient ce qui renforce le trampoline et les élastiques dits « débits » seraient ceux qui se fragilisent et lâchent. Poursuivons la métaphore en indiquant le bond que l'on peut effectuer sur un trampoline représente l'agir et que la toile du trampoline représente le pouvoir.

Constituant du trampoline	Constituant du pouvoir d'agir qui permet de développer la puissance d'agir
Toile de trampoline	Le pouvoir
Élastiques solides	Crédit d'énergie
Élastiques en souffrance	Débit d'énergie
Le bond effectué sur le trampoline	L'agir / l'action

Nous avons pu constater que certains des salariés d'Emmaüs Défi et certains des résidents d'Étincelle ont été empêchés de bondir et de rebondir par une toile de trampoline de moins bonne qualité puisque ce dernier comportait des élastiques fragiles ou des élastiques qui ont cédé. Avec cette métaphore comparée à une autre, il est possible de bien cerner pourquoi bondir est difficile, voire impossible pour certains. Par analogie, nous pouvons donc comprendre comment il est possible pour toute personne lambda, et en l'occurrence pour l'ensemble des personnes rencontrées, de récupérer de l'énergie pour bondir et rebondir. Mais il faut le vouloir et il faut le pouvoir. Si les élastiques sont bien en lien avec la solidité du trampoline qui assure de faire des bonds de qualité, cela ne saurait être suffisant pour « pouvoir ».

En effet, selon le lieu commun « vouloir, c'est pouvoir », mais vouloir n'est-il pas désirer ? Désirer, c'est vouloir pourvoir, pour voir ? Toutefois, ne perdons pas de vue que pouvoir n'est pas toujours vouloir et que vouloir, dans certaines situations de handicap, n'assure pas ce pouvoir, cette capacité à réaliser ses désirs. Sur le portail lexical du CNRTL (Centre de ressources textuelles et lexicales), nous pouvons lire au sujet du verbe vouloir qu'il s'agit « d'avoir la ferme intention de, le souhait, le désir », pour ce qui concerne le verbe désirer, ce même CNRTL indique que c'est « aspirer

instinctivement à quelque chose de non défini dont le manque est senti comme une imperfection de l'être » ou bien « aspirer consciemment à quelque chose dont la possession ou la réalisation comble un besoin de l'âme, du corps ou de l'esprit ». Nous pouvons donc faire l'assertion, en fonction de ces deux définitions, que vouloir c'est désirer, mais que désirer n'est pas forcément vouloir. Ce qui précéderait la volonté serait de l'ordre du désir puisque pour avoir une volonté consciente il faut que le désir actionne cette dernière qui lorsqu'elle l'est donne ce si précieux pouvoir d'agir. Et pour allumer ce désir, quoi de plus cohérent qu'une étincelle de reconnaissance ?

L'« individu agissant est poussé par des désirs et des motivations qu'il cherche à satisfaire »⁴³⁵, cette assertion de Guth provient de l'étude qu'elle a réalisée sur les catégories, répertoriées par Thomas et Znaniecki, relatives aux quatre motivations qu'ils exposent dans leur analyse de données biographique (cf. Les travaux sur le matériel biographique des paysans polonais). Si l'individu cherche à satisfaire ses désirs, il doit donc agir. Afin de rapprocher cette catégorisation des motivations pointées par Thomas et Znaniecki, rappelons-les ici même. Ces motivations relèvent donc du besoin de sécurité (savoir de quoi sera fait l'avenir, prévoir), de la recherche de nouvelles aventures (au niveau amical, amoureux), du désir de réponse (besoin d'amour, d'affection, amour physique, romantique, amour de soi-même, ...) et du désir de reconnaissance (celle donnée par autrui, la société, ...) ⁴³⁶.

Le besoin de sécurité voire la volonté de sécurité, puisqu'il n'est pas question de déterminer les besoins d'autrui, émane au travers des angoisses de certains résidents d'Étincelle. Par exemple, Pascal qui a peur de tenter de partir de l'établissement de peur qu'il n'y ait plus de place s'il souhaite revenir. Les angoisses de Mado et Angèle relatives à une éventuelle séparation les empêchent également de se projeter et en tant qu'être humain, les angoisses parasitent les plus forts des désirs. Pour ce qui relève de la recherche de nouvelles aventures et du désir de réponse, Patricia et Patrick semblent les plus en phase avec cette motivation. Ce qui permet de le souligner réside dans la place que prend un compagnon dans la vie de Patricia et de la récurrence du propos à ce sujet dans l'échange avec Patrick (cf. Thématique « Désirs, perspectives et projets »). Quant au désir de reconnaissance, nous l'avons pointé et fixé dans le tableau des thématiques repérées en les argumentant des propos des personnes concernées.

435 Guth, Suzie (2004). Chicago 1920 aux origines de la sociologie qualitative. p. 99.

436 Ibid. p. 123.

Conclusion

Ce travail de recherche étudie, au travers d'exemples concrets, à quel point la reconnaissance influe sur la capacité des gens, leur pouvoir d'agir et donc sur le degré de la puissance d'agir. Il se base notamment sur une expérience professionnelle dans le domaine du social⁴³⁷, et met ainsi en œuvre des « savoirs indigènes », tels que nous les avons présentés au chapitre I. Nous analysons entre autres le processus des personnes en situation de difficulté, dans la mise en œuvre de leurs capacités à « braconner », tel que le définit Michel de Certeau lorsqu'il pointe des pratiques en tant que « ruses anonymes des arts de faire »⁴³⁸. Cette avancée dans la compréhension des mécanismes en action permet à l'individu de se saisir d'un certain pouvoir d'agir permettant de développer de la puissance et donne la possibilité d'une mise en œuvre de dispositifs qui se révèlent être la perspective de cette recherche. Elle est basée sur une logique de sollicitude et d'empathie. Cette compréhension a convoqué des interactions de niveau horizontal. Ainsi, c'est ce qui a été développé tout au long de ce travail de recherche.

Des outils du domaine de la recherche biographique ont donc été utilisés pour mener cette recherche. En effet, la rédaction des journaux de recherche, celle du récit d'investigation professionnelle (RIP) et le choix de ma posture dans le cadre des entretiens conversationnels en sont bien des indicateurs. C'est en pointant les *topoi* ou motifs récurrents de mon RIP que la question de la reconnaissance s'est retrouvée mise en exergue. Cette dernière a fait émerger celle du pouvoir d'agir de la personne en situation de vulnérabilité et de l'influence qu'aurait la reconnaissance sur l'exercice de ce pouvoir.

Ce RIP a donc été l'élément déclencheur de la question de recherche ayant été explorée sur trois terrains. Pourquoi trois terrains ? Effectivement, deux ont été parcourus pour échanger avec des personnes en situation de vulnérabilité, et ce n'est que sur ces deux terrains que j'ai eu des entretiens conversationnels.

L'un était une structure pour personnes en situation de handicap et l'autre accueillait des salariés en insertion via le dispositif de travail à l'heure, dispositif mis en place par l'association Emmaüs Défi dans le cadre du projet « Convergence » dont nous avons détaillé le contenu au chapitre IV. Le choix de ces terrains s'est fait en fonction de celui de croiser les difficultés et les motivations des personnes

437 Lehoux. Catherine (2014). *La reconnaissance auprès des usagers*.

438 De Certeau, Michel (1990). *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*.

en situation de handicap physique et cognitif avec celles des personnes en situation de handicap social. Le point commun étant la vulnérabilité et l'étude des freins ou impulsions à leur pouvoir d'agir permettant de développer de la puissance sous l'angle du concept de reconnaissance.

Le troisième terrain n'est pas explicitement présenté comme tel au sein de la rédaction de cette recherche parce qu'il est transversal, il s'agit du centre de santé Saint Vincent où j'étais en poste de 2006 à 2015. Nous pouvons le considérer comme un lieu ressource d'où j'ai tiré un savoir dans la pratique de mon métier de travailleur social et avec lequel j'ai pu nourrir ma thèse en complément des auteurs traitant des questions de reconnaissance, d'identité et de pouvoir d'agir.

Nous avons pu aussi observer que j'ai mis ma fonction de sujet accompagnant au regard de cette recherche et que la question de l'implication a été levée de façon à ce qu'elle n'encombre pas ma démarche de prospection. En effet, la prise de conscience de l'implication dans un travail de recherche permet de désamorcer tout danger qui pourrait en découler.

Ce travail de recherche a été argumenté à partir des réflexions d'auteurs, de sociologues et de philosophes, mais il est également mis au regard de ma pratique professionnelle au moyen de laquelle j'ai développé des savoirs en braconnant au sens de de Certeau. C'est un travail qui se revendique d'avoir utilisé des sources non seulement multiréférentielles, mais aussi une approche multiréférentielle telle que le conçoit Jacques Ardoino⁴³⁹. Le Biogap en tant qu'expérience coopérative découlant de questionnements éthiques partagés en lien avec des pratiques d'accompagnement diversifiées elles-mêmes inscrites dans le champ de la recherche biographique en éducation a été un point d'appui pour gérer la complexité de cette recherche impliquée et complexe (notion d'implexité selon Jean-Louis Le Grand au chapitre I). En effet, apporter ma contribution à ce groupe de recherche et entrer dans une dynamique de production collective a permis de gérer et bien vivre cette complexité, voire de l'organiser, plutôt que de la subir. Ce qui est relativement confortable, intellectuellement parlant, pour un chercheur.

Nous avons vu que la reconnaissance est une question de recherche biographique en ce qu'elle nécessite d'explorer l'intériorité et la subjectivité de l'individu au moyen de la parole, du récit pour la faire apparaître dans son besoin, son manque ou son absence. Le concept de reconnaissance se révèle être transversal à l'ensemble du domaine de la recherche biographique. Il est même pertinent de dire que les approches utilisées par la recherche biographique sont elles-mêmes source de reconnaissances, nous avons pu l'observer dans le cadre des entretiens conversationnels.

439 Ardoino, Jacques (1986). *Analyse multiréférentielle*.

L'être humain est vivant et possède une singularité propre ce qui en fait un sujet d'étude assez complexe. C'est donc dans toute sa complexité qu'il a été écouté, entendu au travers de ces quatorze personnes qui ont accepté de se livrer à l'exercice d'un entretien conversationnel. Entretien qui est souvent mentionné en tant qu'échange parce que réalisé avec une approche de type horizontale et donc non hiérarchisée entre le chercheur et l'interviewé.

Une véritable rencontre s'est installée sur plusieurs mois et des échanges se sont mis en place, durant deux ans j'ai eu régulièrement des nouvelles des personnes rencontrées, par mail, par téléphone et pour certains en visite sur le centre de santé Saint Vincent. Je me suis refusée à prendre leur parole et à m'enfuir ensuite. C'est d'ailleurs dans cet état d'esprit que, l'équipe d'étudiantes de la première année de présence sur la structure Étincelle, la direction et moi-même, avons tenu à leur donner un enregistrement de notre échange sur Cédérom. Nous avons personnalisé l'objet en tenant compte de leur spécificité au travers de ce qu'ils aimaient. Pour ce qui est de la structure Emmaüs Défi, les entretiens leur ont été communiqués sous forme de retranscription et remis en main propre autour d'un moment de convivialité, un café pris avec chacun d'entre eux.

Au-delà d'une posture de co-chercheur, c'est la « *loi des échanges* » qui a guidé nos rencontres. En effet, comme nous l'avons fait observer au chapitre V, « *la loi des échanges* » a guidé chaque entretien.

L'interprétation des entretiens s'est donc révélée être herméneutique dans un premier temps puis s'est cadrée avec des outils de la recherche biographique. Outils aménagés en fonction des problématiques des personnes en situation de vulnérabilité que j'ai rencontrées. Nous (les personnes rencontrées et moi-même) avons composé avec les difficultés qui se présentaient durant l'entretien. Difficultés liées aux difficultés d'élocution et de mémoire pour certains et difficultés liées aux émotions liées à l'évocation de souvenirs douloureux pour d'autres.

Parfois les observations sont tournées en questionnement afin de ne pas se diriger dans de l'affirmatif lorsqu'elles ne sont pas fondées sur des observations scientifiques ou vérifiables dans toutes les situations.

Puisqu'il s'est agi d'une recherche qui a convoqué le sensible, il m'a fallu « convoquer d'autres modes de compréhension du monde »⁴⁴⁰, le sensible au sens de Rancière, ce qui n'est pas accessible au discours par exemple et ce à quoi j'ai voulu donner de la visibilité. Pour donner une

440 Schaller, Jean-Jacques (2013). *Le partage du sensible dans un monde en incertitude*. pp. 96-111.

visibilité à ce sensible et qu'il puisse être expliqué au dehors des intériorités respectives des protagonistes de cette recherche, il a donc été nécessaire de convoquer d'autres modes de compréhension. C'est donc en recherchant ces autres modes que la complexité, selon Edgar Morin, et la multiréférentialité, selon Jacques Ardoino, se sont croisées et ont offert la possibilité d'expliquer le sensible au travers de l'ensemble des entretiens réalisés via une interprétation herméneutique, socialyste, empruntant aux catégories de Heinz, à la trilogie des identités de Guy Bajecit et à une des écoles de Chicago via Thomas et Znaniecki.

Lorsque Blaise Pascal se demande s'il existe quelque chose « qui convainc la raison plus que le discours »⁴⁴¹ alors au moyen de cette recherche je suis tentée de répondre que oui le sensible par exemple. Ce sensible que la recherche biographique explore et met en lumière au moyen de ses approches et de ses outils. Le journal qu'il soit d'observation ou de recherche, les entretiens basés sur « *la loi des échanges* », l'approche biographique, le récit de vie, l'histoire de vie, toutes ces approches et outils concourent à rendre visible le sensible parce qu'elles font ressortir le monde intérieur de l'individu via la parole. Nous avons pu observer que dans les années dix-neuf cent quatre-vingt, les histoires de vie sont entrées en force dans le domaine de la formation parce que ce procédé en lien avec le sensible justement, provoquait une intolérance, une méfiance du monde universitaire. Et pour cause, « c'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement et de là vient qu'il est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible »⁴⁴².

Au gré des entretiens, nous avons pu observer toute l'importance du vocabulaire dans la question de la reconnaissance, en ce qu'il permet de désigner avec toute une palette de sentiments et d'a priori selon le terme choisi. Nous avons pu remarquer que les résidents d'Étincelle ayant accès à une vie affective et ou ayant développé des relations amicales, une activité salariée ou bénévole et donc recevant un certain niveau de reconnaissance (sphère de l'amour et sphère du travail) étaient ceux qui avaient le plus de puissance d'action. Cette puissance d'action, cette volonté d'agir, s'est retrouvée dans leur façon d'aborder leur quotidien et de pallier les difficultés de la vie qui se présentent au fur et à mesure. Nous avons pu extraire, de l'ensemble des échanges, les éléments qui empêchent un individu de monter en puissance d'agir via la métaphore du trampoline de Larcher.

Il a été également observé que les personnes n'ayant pas d'informations claires sur leur situation vivent comme dans un brouillard et ne peuvent pas s'approprier leur vie pleinement, ils se retrouvent empêchés d'agir.

441 Pascal, Blaise (2001). *L'art de persuader*. p. 118.

442 Ibid., p. 130.

Nous avons également repéré que pour être amenées à désirer de la reconnaissance, les personnes ont du expérimenter le mépris. Cependant, pour celles ayant toujours fait uniquement l'expérience du mépris, la libido de la reconnaissance est en veille ou du moins le désir de reconnaissance ne s'est pas manifesté durant les échanges.

Enfin, le manque de reconnaissance s'est glissé jusque dans la perception des relations entre résidents d'Étincelle et personnel. En effet, la profession d'auxiliaire de vie s'est « professionnalisée » ces dernières années et ce que les résidents perçoivent comme un éloignement de l'équipe, une mise à distance, est une posture professionnelle pour cette dernière. Ce décalage génère un sentiment de non-reconnaissance, de non prise en considération comme il a été observé chez certains résidents vivant sur la structure depuis plus de quinze ans.

Il a été aussi remarqué, via les types culturels de colon et de pionnier⁴⁴³, selon Thomas et Znaniescki que la posture de la personne par rapport au deuil de sa situation d'avant est un élément qui diminue voire annihile tout pouvoir et toute puissance d'agir.

Les perspectives qui se dégagent de ce travail de recherche résident en la mise en place de dispositifs de formation où la personne en situation de vulnérabilité aurait sa place du côté des formateurs. Elles peuvent aussi nous conduire à la création de formations spécifiques pour les enseignants et les divers intervenants sociaux. Ces perspectives sont d'ailleurs déjà en construction pour être mises en œuvre dans le cadre de la création d'une structure associative. Cette structure accompagne et forme des personnes en situation ou non de vulnérabilité (nous ne souhaitons pas stigmatiser) dans l'accompagnement d'autrui pour ce qui relève du travail d'écriture, que cela soit de la mise en récit via des nouvelles, des autobiographies et toute autre production biographique. Mes recherches ont déjà permis à la Caisse primaire d'assurance maladie de changer de regard sur les personnes en situation de précarité qui effectuait des bilans de santé. En effet, un résumé argumenté de mon travail a permis de négocier une reformulation d'indicateurs stigmatisants liés au score ÉPICES (cf. le chapitre I).

Nous avons simplement entrouvert une porte ; la poursuite de cette recherche aidera à explorer avec un nouveau regard ce qui se trame au sein de notre société, inévitablement amenée à concevoir des stratégies de développement durable pour les relations entre humains.

443 Thomas, William-Isaac & Znaniecki, Florian (1919). *Le paysan polonais en Europe et en Amérique, récit de vie d'un migrant*.